

Le présent volume réunit les huit textes lauréats du Grand concours de nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles 2015-2016, qui avait pour thème « Utopies ».

Des utopies à rebrousse-poil, douces ou poétiques, des histoires courtes à découvrir et faire découvrir sans attente.

Grand Prix de la Fédération Wallonie-Bruxelles:

Au carrefour à droite de François Bertleff

Nouvelles primées:

Mantra de Guillaume Laffineur (Mention du jury)

Bête de somme de Laurent Givron (Mention du jury)

L'imposture de Damien Drossart (Mention du jury)

Nouvelles distinguées:

Raconte-moi Rio d'Yves Jadoul (Distinction du jury)

L'effet boule de neige de Jean-Paul Lefebvre (Distinction du jury)

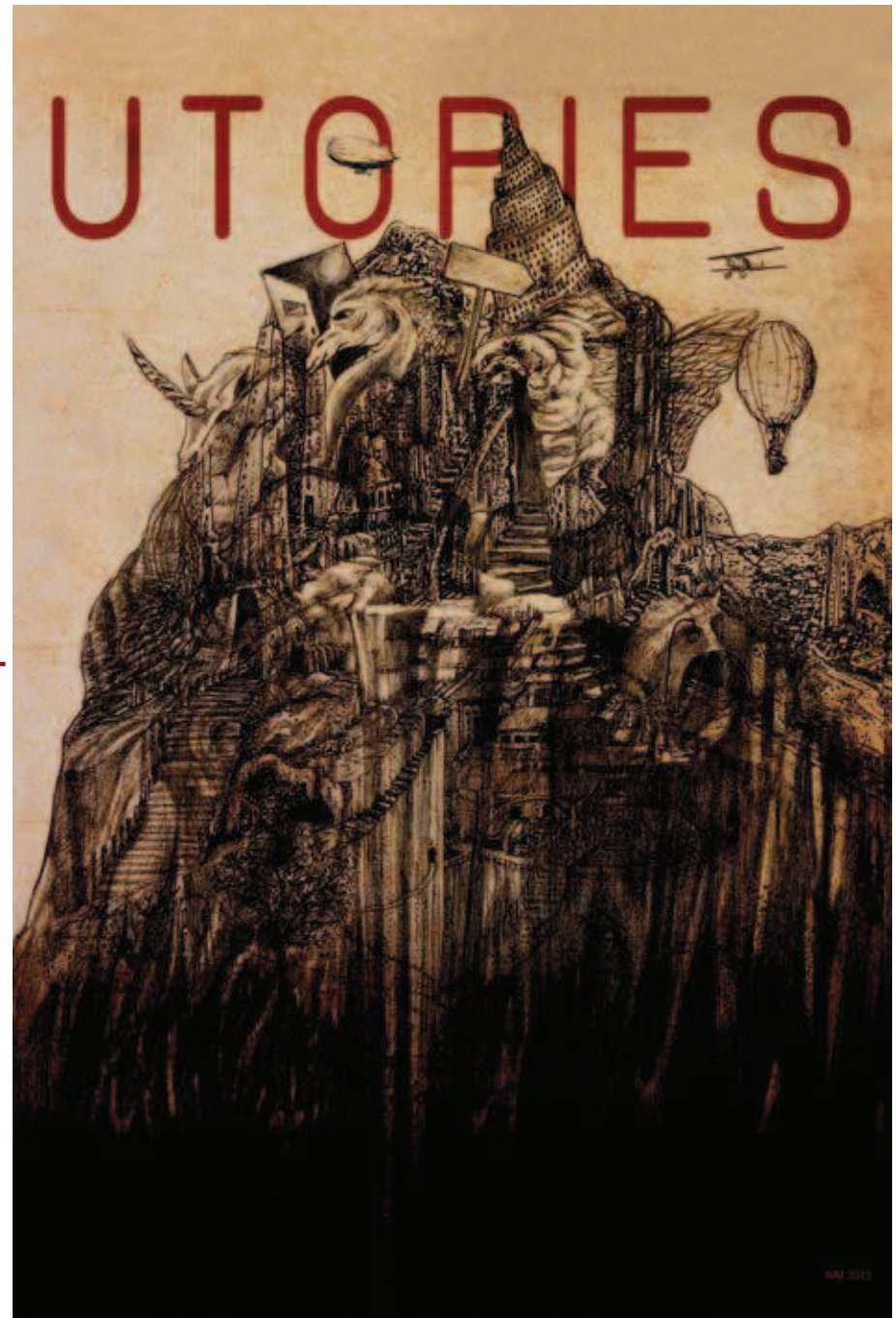
Amath et le Lwas de Maylis Daufresne (Distinction du jury)

Faut pas rêver de Luc Dupont (Distinction du jury et Mention de la RTBF)

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Infos: conconcoursdenouvelles@cfwb.be



Utopies



Utopias

INTRODUCTION

En 1516, l'humaniste Thomas Moore faisait paraître son *Utopie*, créant d'un même coup de plume un mot, un concept et un genre littéraire. Le 500^e anniversaire de ce « court traité sur la meilleure forme de gouvernement » a inspiré le thème de l'édition 2015-2016 du Grand Concours de Nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Les participants étaient invités à explorer les contrées du rêve, que celui-ci soit individuel ou collectif, enchanteur ou cauchemardesque. République idéale, dictature à la *Big Brother*, pays de cocagne, désert post-apocalyptique, paradis perdu, Atlantide renaissante ou Eldorado futuriste, les formes les plus diverses de l'utopie ou de la dystopie pouvaient être (ré)inventées et décrites.

108 participants de toute catégorie d'âge, Belges ou résidant en Belgique et n'ayant jamais été publiés à compte d'éditeur, ont répondu à l'appel à candidatures lancé en juin 2015 par le Service général des Lettres et du Livre (SGLL) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en partenariat avec Kalame, réseau professionnel d'animateurs d'ateliers d'écritures coordonné par Milady Renoir. Un premier jury, composé de cinq lecteurs - Christine Aventin (auteure), Marie-Astrid Roba (CLÉA), Jean-Pierre Messina (professeur), Marie Cuhe (Maison du Conte & Littérature) et Primaëlle Vertenoël (éditrice) - a retenu quarante-huit textes. En février 2016, des ateliers de réflexion sur le genre de la nouvelle et sur la réécriture ont été organisés par le réseau Kalame à Bruxelles (Maison de la Francité) et à Charleroi (Bibliothèque Publique de l'Université du Travail). Ils ont été animés par Cathy Gorjan, Fideline Dujou et Frédérique Dolphijn. Durant deux jours, les participants ont abordé sous ses multiples facettes et dans sa dimension internationale le genre

pluriel de la nouvelle, se sont essayés à la relecture en s'appropriant des outils préalablement construits en atelier et ont expérimenté le passage de l'écriture à la réécriture. Les auteurs présélectionnés ont ensuite été invités à renvoyer leur texte, revu ou non, à l'aune de cette expérience collective.

Un second jury, présidé par Pascal Blondiau (éditions Maelström) et composé de Nausicaa Dewez (SGLL), Nicolas Marchal (auteur), Pascale Tison (RTBF), Natacha Wallez (IESSID), Laurence Ortégat (CLÉA) et Nicole Roland (auteure), a choisi les huit nouvelles publiées dans le présent recueil. Tous les jurés, du premier et du second tour, ont évalué les textes en fonction des critères suivants : la maîtrise des lois du genre, l'adéquation avec le thème imposé, la cohérence de l'intrigue, les qualités littéraires du récit, son ingéniosité, sa capacité à surprendre et à intéresser le lecteur.

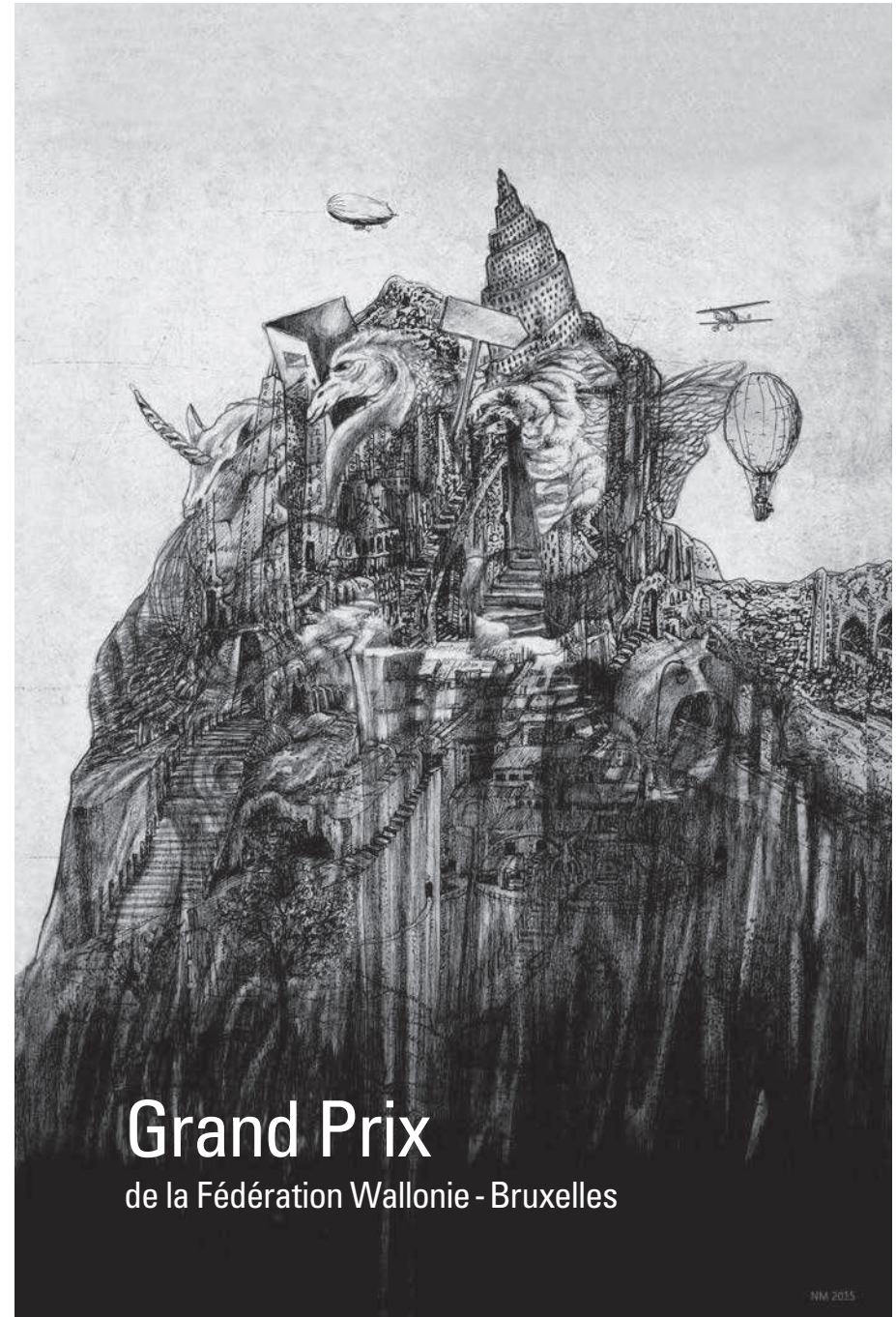
Ce volume rassemble les nouvelles des quatre lauréats primés (le Grand Prix de la Nouvelle de la Fédération Wallonie-Bruxelles d'une valeur de 1.000 euros et trois mentions d'une valeur de 200 euros) et quatre autres textes que le jury a tenu à distinguer. L'un des textes se voit également attribuer une mention de la RTBF. Les revues *C4*, *Karoo* et *Marginales* se réservent le droit de publier l'un ou plusieurs de ces textes.

Le présent recueil a été présenté pour la première fois au public le 21 mai à la Bibliothèque de Saint-Josse (Bruxelles), lors de la remise des prix au cours laquelle des extraits des textes primés ont été mis en voix par la comédienne Elsa Poisot. Éditée par la Maison de la poésie d'Amay, cette publication a bénéficié des relectures attentives de Pascal Blondiau et de Nausicaa Dewez. Michelle Dahmouche (SGLL), Laurence Ghigny (SGLL) et Milady Renoir (Réseau Kalame) ont quant à elles assuré

l'organisation générale de l'opération.

Le SGLL est heureux d'encourager, par ce Grand Concours et la publication qui s'ensuit, la vitalité et la diversité de la création littéraire en Fédération Wallonie-Bruxelles. Dans les nouvelles ci-après, vous découvrirez des utopies plus souvent amères que douces, des envies de virée en BM qui finissent en mortelle randonnée, des projets d'escapades au long court qui tombent à l'eau, des désirs de voyage qui tournent en rond dans des boules à neige. Vous plongerez au cœur d'univers hallucinés et de pays où l'on n'arrive jamais, vous y croiserez un adepte pratiquant du droit à la paresse, un imposteur victime d'un dédoublement de la personnalité, une maquisarde en cavale déclamant contre la dictature du silence, des enfants passe-murailles qui rêvent d'élargir le champ des possibles ou encore le prodigieux Esprit des arbres, frère jumeau du Maître des songes.

Bonnes lectures !



Grand Prix

de la Fédération Wallonie - Bruxelles

AU CARREFOUR À DROITE

Le Vieux vomit sa cuite de la veille dans le caniveau, à seulement deux rues de chez lui; les genoux posés douloureusement sur le trottoir humide étiraient la toile de son pantalon mouillé par la pisse. Lorsqu'il eut fini, il s'essuya la commissure des lèvres du revers de la manche de sa veste trop fraîche pour la saison, sous l'œil amusé d'une corneille qui l'observait depuis un arbre voisin.

À l'est, le soleil annonçait déjà son arrivée en aveuglant de ses rayons roses les cirrus qui paressaient dans le ciel, tandis que, plus bas, le Vieux peinait à se remettre debout et offrait aux rares automobilistes le spectacle d'un bébé pataud qui s'efforce de se dresser sur ses jambes pour la première fois. D'une main, il peigna d'un geste lent ses cheveux gris et sales avant de reprendre sa route en zigzaguant, la tête enfoncée dans les épaules. Sur l'arbre, la corneille bondit d'une branche nue à une autre et observa l'homme s'éloigner péniblement en butant de temps à autre sur une irrégularité du trottoir.

Le Vieux marqua une halte au coin de sa rue, immobilisé par un accès de nausée qui lui fit craindre une gerbe plus violente encore que la première, alors qu'une légère bruine se mit à tomber du ciel malade lui aussi. Il apercevait sa maison à la façade aux briques brunes et aux châssis en bois que l'hiver finirait de pourrir. Derrière la vitrine du garage d'occasions dont les voitures envahiraient bientôt le trottoir, surmontées de panneaux criards vantant leur prix ou leur kilométrage, le Vieux posa les yeux sur une 320d (année 2010 pensa-t-il) sur laquelle le chiffre 2500 avait été inscrit à la main sur le pare-brise, juste au-dessus d'une liste d'options qui lui fit impression. Il se pencha en avant pour poser ses mains rugueuses entre la vitre glaciale et son front, découvrant ainsi sa nuque sur

laquelle ruisselèrent quelques gouttes de pluie qui vinrent s'échouer sur l'encolure d'un pull en grosse laine.

«Y'a pas d'doute», lança-t-il pour lui-même, éblouit par les jantes chromées de 17 pouces, la peinture noire métallisée et les courbes bourgeoises de la BMW. Il s'imagina aussitôt au volant du bolide, débarquant au café devant les copains ou déposant fièrement les enfants à l'école (et il estima que ce serait là une bonne occasion de commencer à les y conduire). Un violent mal de crâne le ramena devant la vitrine. Une jeune femme vêtue d'un jogging le dévisageait depuis l'autre trottoir, d'un air partagé entre crainte et dégoût à la vue du Vieux au froc souillé suspendu à ses hanches étroites – le clébard qu'elle tenait au bout d'une laisse tira un coup sec pour lui signifier qu'il en avait terminé et elle passa son chemin. Le Vieux haussa les épaules.

À l'intérieur, dans le showroom plongé dans le noir, il aperçut un homme de petite taille vêtu d'une simple salopette bleue, courbé sur le tuyau d'un aspirateur industriel qu'il baladait sur le béton nu à la lueur d'une lampe qu'il portait sur le front, au milieu d'une tignasse rousse. Le Vieux frappa sur la vitrine du plat des deux mains – faisant trembler au passage les vitres d'à côté. «Il entend rien avec l'aspirateur.» Concentrant tous ses efforts et avalant sa nausée, il se mit à crier: «Hé! Hé! J'veux la BM noire. Hé, j'suis là, ouvre.» Le petit roux à la salopette bleue se pencha pour arrêter l'aspirateur et posa les yeux sur l'excité. Le Vieux suivait tous ses mouvements des yeux grâce au petit halo de lumière blanche planté sur sa tête. Puis, quand la lumière se fixa sur lui, il reprit: «Ouvre-moi. J'veux la BM. La noire, là (il désigna la berline d'un doigt qu'il tapotait sur la vitrine)». Il était suspendu à la réaction de la lumière blanche et, dans l'aube naissante qui s'étirait derrière lui, il fronça les sourcils pour mieux distinguer la silhouette filiforme plantée entre deux voitures, le tube

annelé à la main. Le roux lui adressa un doigt d'honneur avant de remettre l'aspirateur en marche. «Enfoiré», lâcha doucement le Vieux en s'éloignant sous le sifflement à peine perceptible de la machine, tandis qu'un cercle blanc balayait le sol en même temps que l'aspirateur et que, plus loin, les arbres frissonnaient pour libérer des nuées de feuilles dorées qui s'échouaient à leur pied au terme d'un vol chaloupé.

Le Vieux se dirigea vers sa maison, ahanant, et, lorsqu'il y parvint, enfonça sèchement la porte d'entrée qu'il claqua derrière lui. Il tâtonna le mur de la paume de la main à la recherche de l'interrupteur. Lorsqu'il l'eut trouvé, une lueur blafarde éclaira le salon; la grande télévision LED occupait tout un pan du mur mitoyen, juste à côté des cadres photo en bois verni. Le papier peint virait au jaune et, dans un coin, près du plafond, il tirait sa révérence, recroquevillé comme un immense copeau de bois sous l'action d'un rabot. Au milieu de la pièce trônait une petite table basse dont l'un des pieds avait été remplacé par un chevron, ce qui lui conférait un air infirme et désolant; dessus se trouvaient un Tupperware rempli de tabac, un paquet de tubes de cigarettes bleu et blanc et une machine à rouler en plastique. Sur le sol, une poupée aux yeux grands ouverts agonisait aux côtés d'un camion de pompier qui avait perdu son échelle; plus loin deux canettes de Maes difformes se tenaient compagnie, au pied du canapé vert qui accusait le poids des ans avec ses coussins affaissés et son cuir craquelé. Le Vieux traversa la pièce en laissant derrière lui des empreintes humides sur le carrelage blanc. Dans la cuisine, il ouvrit le frigo et l'ampoule mit au jour l'évier débordant de vaisselle entassée là pêle-mêle; au sommet de la pile, une casserole, au fond de laquelle gisait un reste de pommes de terre brûlée, puis des assiettes et des couverts. Deux verres patientaient sur la table rectangulaire installée au milieu de la pièce. Sur la

cuisinière au gaz, un plat en pyrex éméché se reposait et, dessous, la bonbonne sur laquelle était posée la friteuse.

Le Vieux ferma le frigidaire dans un râle étouffé par sa barbe qui le grattait, et les clayettes en verre sursautèrent à l'intérieur. L'escalier en bois craqua derrière lui et, lorsqu'il se retourna, il vit descendre un à un Hélène, l'aînée de onze ans, vêtue d'un simple t-shirt blanc qui lui tombait sur les genoux, et, dans ses bras fins, Lorenzo, toujours porteur de ses habits de la veille et dont la grosse tête blonde reposait sur l'épaule de sa sœur. Derrière enfin, Célia peinait dans la pente raide et cherchait appui sur les murs. Hélène adressa un sourire forcé à son père et déposa son petit frère sur le vieux divan, en prenant soin de le caler avec trois coussins. Ensuite, elle fit rouler un petit poêle au pétrole qu'elle planta au milieu de la pièce et qui se mit à ronronner. Célia suivait, l'avant-bras devant les yeux et le pouce en bouche. Elle s'assit au pied du chauffage. «Il est l'heure pour l'école», fit Hélène à son père qui observait dans un état second, appuyé contre le frigo, sa fille sortir deux bols d'une armoire pour y verser des Kellogg's. Le plafonnier illuminait sa peau d'ivoire et ses cheveux foncés noués dans la nuque, et ses petites épaules en pointe saillaient sous son t-shirt. Ses pieds nus allaient et venaient entre la cuisine et le salon pour y déposer les bols et les verres et le biberon de Lorenzo.

«On va bientôt avoir une voiture», déclara solennellement le Vieux d'une voix enjouée à l'excès. Hélène se planta devant son père, une bouteille de Coca à la main, et leva la tête sur lui et sa grosse barbe et ses cheveux gris.

- Une voiture? Quelle voiture? répondit-elle (elle pinça les lèvres et mima une moue intriguée).
- Une BM. Noire. Tu verras bientôt. J'vous déposerai à l'école avec, indiqua le père en hachant les mots sous les assauts de la nausée qui lui infectait la bouche.

- Et tu f'ras comment, papa? Pour les sous et tout ça j'veux dire.
- T'occupes. Fais manger ton frère et ta sœur. Et tu verras bien.

Le Vieux s'avança en titubant vers les escaliers et il gagna sa chambre. La lumière du jour filtrait déjà à travers les minces tentures à fleurs tirées devant la fenêtre. Il se fraya un chemin entre une pile de linge sale et un petit vélo à trois roues et se débarrassa de sa veste qu'il envoya voler. Une pièce de monnaie s'échappa d'une poche et rebondit sur le mur avant de retomber en silence sur la moquette verte. À l'extérieur, les voitures filaient déjà dans la grisaille. Le Vieux s'affala dans son lit tout habillé; à ses côtés, Cindy, allongée sous l'édredon synthétique, grommela quelque chose qu'il ne comprit pas.

Les filles finissaient de grignoter leurs céréales devant un dessin animé et le bébé tétait goulûment son biberon de lait, la tête en arrière contre la poitrine de sa sœur. Lorsqu'ils eurent terminé, Hélène prit Lorenzo dans les bras et grimpa les escaliers délicatement. Elle marqua un arrêt sur le pas de la porte et, avec précaution, zigzagua sur la moquette. Lorsqu'elle fut près du lit, elle installa son petit frère entre les deux adultes. Le Vieux se retourna vers le mur et fit grincer le sommier.

Dans sa chambre, dans le jour naissant qui guidait ses mouvements, elle prit deux pantalons posés au sommet d'un tas de vêtements qui traînait sur le sol, puis des culottes et des chaussettes dans le premier tiroir d'une grosse commode en MDF blanc. Elle s'empara machinalement de pulls et de t-shirts dans la garde-robe dont l'une des portes était branlante. Sur les étagères, les linges étaient jetés pêle-mêle, sans logique apparente, et formaient des tas difformes. Une chemisette bleue dépliée pendait dans le vide, seulement retenue par une manche

coincée entre deux vêtements. Hélène remua une pile de la main droite. Elle tentait vaguement de discerner les couleurs et grimaçait en pinçant les lèvres. Dans la pièce d'à côté, le sommier grinça à nouveau.

Hélène habilla sa petite sœur qui se laissait guider, roulait sur un côté puis l'autre, relevait la tête, la laissait retomber en tentant de garder ses yeux sur l'écran de la télévision. Elle fourra ensuite deux paquets de chips et une bouteille de Coca dans son cartable et dans le petit sac à dos rose de Célia. À l'étage, le Vieux s'était mis à ronfler et à rêver; un rêve dans lequel il taillait la route à bord de sa BMW.

À son réveil, la pièce était bercée d'une lumière grise. Il roula dans le lit et s'étendit sur le dos, le corps en croix, et tâta du bout des doigts le creux que formait le matelas à ses côtés. Il se passa ensuite la main sur le visage pour remettre de l'ordre dans ses souvenirs. Lorsqu'il se leva, il baissa les yeux sur son pantalon et l'auréole qui s'était formée le long de sa jambe droite. Il soupira et haussa les épaules, et se dirigea vers l'escalier en bois.

Les coudes plantés sur la table de la cuisine, il observait Cindy occupée de changer Lorenzo qui se débattait joyeusement en émettant des gazouillis, entre le cendrier et les restes du déjeuner abandonnés là par Hélène. «C'est une occasion en or. Y a l'airco, des jantes de 17, une radio MP3. Le gars doit pas s'y connaître pour la vendre à c'prix-là.» Cindy remit en place une longue mèche de cheveux noirs qui pendait devant ses yeux. Elle dévisagea le Vieux, sa mine grise et ses joues rouges. «T'es rentré tard», observa-t-elle. Le Vieux reprit, comme s'il n'avait rien entendu, le regard dans le vide: «Frotte sa bouche avec une lingette. Il est tout cras. T'imagines, ça fait dix ans qu'on n'a plus de bagnole. Prendre le bus et tout ça ou marcher sous la pluie, moi j'en ai marre. (Il leva les yeux

sur Cindy qui avait redressé le bébé. Puis, il ouvrit une cannette de bière et bût à grandes gorgées.) On pourrait déposer les filles à l'école avec, et le week-end, on tirerait tout droit à la mer et...»

«Et t'as dû rêver.» Cindy le coupa sèchement et poursuivit en reposant le petit dans le maxi-cosy posé sur le carrelage. «T'étais plein et t'as dû rêver. Une voiture comme ça à c'prix là, ça existe pas. En tout cas pas pour les gens comme nous. (Elle prit une mine affligée.) Et puis, on va la payer comment? Et les assurances et les plaques? T'as pensé à tout ça?»

Elle s'assit face à lui et berça nerveusement Lorenzo d'un geste du pied, avant de prendre une cigarette posée sur la nappe. Le Vieux l'observait tandis qu'elle tapotait le bout de sa clope sur la table. Il releva ensuite la tête sur ses petits yeux bruns enfoncés dans leurs orbites que surplombaient d'épais sourcils noirs.

«J'vais la payer à crédit. Et j'mettrai l'assurance au nom d'un copain pour payer moins. On a assez pour rembourser au début. Et après j'travaillerai et ainsi j'gagnerai d'l'argent pour rembourser l'reste.»

Cindy le dévisagea d'un air suspicieux en portant la cigarette à sa bouche. Tchic. Tchic. Elle fit rouler la molette du briquet. Le Vieux se rendit compte de la manière dont elle l'observait et poursuivit. Tchic. Tchic. «De toute façon, ça coûte rien d'aller voir et tu verras bien.» Une petite flamme orange jaillit face à la cigarette dont l'extrémité rougeoyante laissa échapper une longue larme grise. «OK, on va aller voir. C'est pas loin et ça nous f'ra une sortie en plus.»

«Et t'imagines, avec ça j'pourrai chercher du boulot et j'me f'rai engager plus facilement parc' que j'présenterai mieux. T'imagines pas encore comment ça va tout

changer. On ira déposer les enfants à l'école (il supposa qu'il s'agissait d'un argument de poids et insista bien sur chaque mot). On pourra aussi aller au ciné à deux. T'imagines? Tu nous vois nous garer sur un parking plein d'bagnoles avec une caisse comme ça?» Et le Vieux s'emportait et souriait et Cindy vit scintiller une étincelle dans ses yeux pâles.

Le Vieux pressait le pas devant, suivi de Cindy, courbée sur la poussette de Lorenzo, arrosés par une pluie glaciale et escortés par quelques feuilles mortes qui claquaient des dents et que poussait fébrilement le vent de novembre.

«Ah, tu vas voir qué bagnole. Tu vas en tomber amoureuse. J'devrais p'tet' même me faire du souci tiens», et il se retourna, le sourire aux lèvres, sur Cindy et sur la poussette qui cliquetait sur les dalles disjointes du trottoir. La voyant à la peine, le Vieux ajouta : «Allez courage, c'est juste là», en désignant le garage de l'index. «En plus, c'est sûrement une des dernières fois qu'on marche».

Sept ou huit voitures étaient rangées devant le garage, sous l'œil austère d'une guirlande de fanions bleus tendue entre la façade et une hampe au bout de laquelle claquait un drapeau, bleu lui aussi. Les capots et les toits lustrés étaient ornés de pancartes jaunes qui promettaient toutes en lettres rose vif des prix imbattables et un faible kilométrage. Les panneaux s'étiraient dans un sens, puis dans l'autre, au gré des rafales de vent, seulement retenus par leur aimant posé en contact avec la carrosserie. La BMW noire trônait au milieu des autres voitures et offrait son plus beau sourire aux passants et aux chats errants. Sa calandre et ses jantes chromées en imposaient à ses voisines, et ses jupes latérales façon sport et ses lignes fluides rendaient les autres jalouses.

Le regard du Vieux s'embrasa à sa vue. «Regarde, regarde. Tu vois, j't'avais pas menti, hein», lança-t-il à sa

femme qui arrivait, essoufflée et les joues empourprées. Cindy fut aussi instantanément charmée par l'Allemande qui clignait de l'œil et qui souriait à son attention. Elle planta la poussette devant la voiture pour s'en approcher sans être encombrée. Seuls les yeux et la bouche de Lorenzo émergeaient d'une grosse couverture jaune garnie d'étoiles bleues, et le petit se démenait sur un biberon de Coca, complètement indifférent à l'excitation de ses parents. Un frisson parcourut le dos de Cindy lorsqu'elle posa sa main sur la carrosserie et, chez elle aussi, les images défilèrent (elle, assise derrière le volant ; sans les gosses ou avec eux ; le Vieux au volant et elle à ses côtés, une main posée sur la cuisse de son homme).

- Tu vois, hein? Regarde sur le pare-brise : 2500 euros, dit-il, frénétique ; un immense sourire le défigurait, ses pommettes rouges remontaient vers les oreilles ; les rides qui se formaient sur son front figuraient un accordéon et sa bouche béante laissait entrevoir des dents jaunes de tabac.
- Ouais, t'avais raison. On peut quand même pas laisser passer ça. Y a même un MP3 et...
- Et les sièges chauffants et le cuir, enchaîna le Vieux.
- Et le GPS intégré, reprit Cindy.

Les deux énumérèrent ensuite toutes les qualités de la voiture sans y trouver le moindre défaut. Lorenzo poussa un cri strident lorsque son biberon lui échappa des mains et roula dans le caniveau. Cindy le ramassa machinalement pour aussitôt le tendre d'une main distraite au bébé.

Le vendeur leva un œil sur la porte lorsque la sonnette retentit au passage du couple et de la poussette que le Vieux laissa aux bons soins d'une Peugeot 206 Roland Garros vert bouteille qui montait la garde à l'entrée. L'homme laissa tomber son magazine sur la table en verre trempé pour se diriger vers eux d'un pas souple, les mains

dans le dos occupées à replacer les pans de sa chemise dans son pantalon, et en inspectant l'air pitoyable du barbu en jogging qui portait une veste maculée de boue trop légère pour la saison, et de la brindille perchée sur des bottes cuissardes à talon haut habillée d'une longue doudoune bordeaux.

« Bonjour », fit le vendeur d'un air faussement enjoué qui fit tiquer Cindy, « Je peux vous renseigner ? »

Le Vieux et Cindy se regardèrent, chacun attendant que l'autre parle en premier. Et le Vieux fit une grimace lorsque son mal de tête – qui s'était fait discret jusque-là – lui décocha un uppercut par surprise.

- Vous recherchez une voiture ? enchaîna l'homme comme il n'obtenait pas de réponse, en se passant une main sous le menton.
- En fait, on vient pour la voiture devant. La BMW noire qui a tout c'qu'i' faut, répondit Cindy d'un air gêné.
- Celle à 2500 euros, précisa le Vieux, dans l'éventualité où le vendeur ne voyait pas de quelle voiture elle parlait.
- Ah, oui. Je vois laquelle bien sûr (il cligna de l'œil sans que le Vieux et Cindy sachent à qui il était adressé).
- Une superbe voiture n'est-ce pas ? Comme le dit Madame, elle a tout ce qu'il faut. Vous voulez que je vous la montre ?

Bientôt, le couple se retrouva assis à l'avant, effleurant de la paume des mains le cuir des sièges et pressant du doigt les boutons de la console centrale. Le vendeur – il leur avait demandé de l'appeler Marc – les observait en tapant la pointe du pied sur le trottoir et en se demandant s'il avait le temps d'allumer une clope. De temps à autre, entre les « Wouah, la place », et les « Hé, t'as vu ça ? », il jetait un œil dans le showroom, vers Lorenzo qui braillait.

- On la prend.
- On la veut, lança le couple en chœur.

De retour au showroom, le Vieux demanda, enjoué : « Bon, on paye comment ? » Le vendeur passa la langue sur la lèvre supérieure et se gratta l'arrière du crâne avec le poignet. « Oui, en parlant de ça... » Le Vieux le coupa : « J'peux vous apporter les sous tantôt et pendant c' temps-là, vous préparez les papiers ». Il parlait vite et sa bouche était à sec.

- Justement, mmmhoui, les 2500 euros, c'est l'acompte vous voyez, annonça Marc les deux mains tendues devant lui comme s'il portait une grosse soupière invisible.
- Mais, et c'qui est écrit sur l'pare-brise ? demanda Cindy d'un air dépité.
- Et bien c'est l'acompte Madame. En fait, la BM est à 25 000 euros. Les 2500 c'est l'acompte.

Cindy baissa les yeux puis les posa sur le Vieux qui regardait ses pieds en reniflant. Marc lança un regard amusé au petit roux qui venait d'entrer dans la salle.

« C'est quoi votre budget ? », demanda Marc en bon vendeur (il adressa un clin d'œil au petit roux). Il n'attendit pas la réponse et se plaça entre eux. Dans son bureau, le téléphone sonnait. Il les regarda l'un après l'autre, puis il étendit ses bras et les prit par l'épaule et les serra tout contre lui, reniflant au passage l'odeur de tabac froid qui imprégnait leurs vêtements, pour les mener vers le fond du showroom. Le Vieux et Cindy se laissèrent guider. Marc pencha doucement la tête vers Cindy : « J'ai quelque chose pour vous », puis vers le Vieux : « J'ai vraiment ce qu'il vous faut », comme s'ils étaient désormais intimes. Le vendeur les lâcha à hauteur d'une Renault Mégane break rouge, et la première réaction du Vieux fut de se dire que ce n'était même pas un modèle récent. Il tenta de le faire savoir : « Heu... », mais Marc y alla de tout son savoir-faire : « Non, non, ne dites rien avant d'avoir bien regardé. C'est ça qu'il vous faut vraiment. Regardez la place à l'intérieur (il ouvrit une portière à l'arrière et Cindy se pencha vers la banquette recouverte de tissu gris. Il la referma

immédiatement sans même y faire attention et ouvrit le coffre). Vous avez vu la place là-dedans ? Il y a de la place pour la poussette et pour les courses en plus, et même pour les bagages. C'est le plus grand coffre de sa catégorie. Vous pourriez même vous mettre tous les trois dedans et faire un pique-nique», dit-il en riant. Il passa ensuite en revue une liste d'équipements – dont la plupart était de série mais qu'il présenta comme autant d'options – et poussa le Vieux derrière le volant en l'invitant à régler le siège («Vous voyez le confort ?») avant de concentrer ses efforts sur Cindy qui venait d'enlever sa doudoune. Il l'attira à l'écart et elle put sentir son parfum chaud, et admirer ses dents blanches et parfaitement alignées (considérant sa propre dentition, elle se força ensuite à garder la bouche fermée), tandis que Marc détaillait comment cette voiture allait changer sa vie, et elle contemplait son teint halé et ses fines lèvres, ses cheveux parfaitement coiffés d'un air faussement négligé, même si elle remarqua un début de calvitie aux extrémités du front. Petit à petit, elle se rallia à ses explications et se laissa gagner par les promesses du vendeur, et un petit sourire timide apparut sur son visage tiré lorsque le Vieux les rejoignit en poussant Lorenzo.

- T'sais, elle est vraiment chouette aussi cette voiture
- Et elle est beaucoup plus pratique que la BM, fit-il sagement, en s'attendant à se faire envoyer balader par sa femme.
- Et elle est moins chère et ce s'ra plus facile pour transporter les enfants et on s'tracassera moins s'ils la salissent et tout ça, ajouta Cindy d'un air enjoué.

Tous les deux finirent par se convaincre et se laissèrent gagner par une spirale d'excitation qui fit rayonner leur visage. Ils conclurent même que l'Allemande possédait trop de défauts.

«Elle est à combien ?», demanda le Vieux en courbant les épaules. Un bruit sourd leur parvient depuis l'autre côté

de la salle ; le petit roux venait de déposer une rame de papier sur la table de la salle de réunion. «Écoutez, normalement elle est à 8000 mais je vous la laisse à 7750. Pour m'excuser pour le malentendu sur la BMW.» Le Vieux soupira et Cindy posa une main molle sur la poignée de la poussette. «C'est qu'on n'a pas tout c't argent», objecta le Vieux. Cindy, déçue, fit la moue. «Je vous laisse y réfléchir un instant», dit-il en s'éloignant. Mais déjà, il revenait sur ses pas, prêt à porter le coup de grâce. Sa technique était rodée et il le savait. Il prit un air faussement désolé : «Excusez-moi de vous interrompre, mais voilà, je vais faire un geste car vous avez l'air de gens biens. Et je m'en veux pour la BM. Mais... voilà c'est vraiment un cadeau que je vous fais». Il se pencha vers eux et, sur un ton plus bas : «Je vous la fais à 7500 avec le plein». Et il sut au regard des deux autres que la partie était gagnée.

Le poêle au pétrole ronronnait à côté du Vieux qui éclusait sa troisième chope, couché dans l'antique canapé, les pieds croisés sur un accoudoir. Au-dehors, le soir avait déroulé son long ruban noir par-dessus le toit des maisons. Cindy se tenait assise en tailleur au pied de la table basse, le visage seulement éclairé par le faible halo bleuté que projetait la tablette.

Hélène descendit l'escalier prudemment après avoir couché Lorenzo dans le lit cage installé entre les matelas des filles. Elle rejoignit Célia qui faisait rouler le camion de pompier sans échelle sur la table de la cuisine et entraîna sa petite sœur vers la porte d'entrée. Cindy détourna la tête d'un air distrait en direction des enfants.

- Vous allez où ? demanda la mère.
- On va manger, répondit la jeune fille dans un murmure.
- Traînez pas, hein, ordonna le Vieux sans tourner la tête et il alluma une cigarette.
- Oui papa. On revient vite, fit Hélène.
- Oui papa, fit Célia.

Hélène enfila un manteau rose à sa petite sœur, un manteau rose sur lequel était cousu, à hauteur de la poitrine, un cheval lancé au galop. Elle ajusta ensuite un bonnet et une écharpe noirs à Célia avant de se vêtir d'une simple veste en jeans d'un bleu clair. Lorsqu'elle ouvrit la porte, le Vieux insista : «Traînez pas hein. Et demain pas d'école, on va tous chercher la voiture. Tous les cinq. Comme ça, on ira l'essayer.» Cindy acquiesçait tout en faisant glisser son doigt en gestes saccadés sur l'écran de la tablette. Hélène baissa les yeux et souffla : «Oui papa», avant d'attraper la main de sa petite sœur et de l'entraîner dans la nuit. Elles remontèrent la rue à petits pas et virèrent à droite vers la nationale. Les lampes au sodium assistaient à leurs pérégrinations et reflétaient leur petite ombre aux pieds des enfants. Célia suivait, la tête enfoncée dans le col de son manteau et les mains repliées dans les manches. Elles traversèrent la Grand-route après le passage d'un bus qui projeta une gerbe d'eau derrière lui. Un jeune homme coiffé d'une casquette bleue assis sur la banquette arrière se retourna pour suivre des yeux les fillettes qui entraient déjà chez Yanis. Au loin, un klaxon se fit entendre, suivi de près par la plainte d'un vieux diesel froid qui montait dans les tours.

Les sœurs se faufilèrent parmi les clients qui patientaient en ordre dispersé devant le comptoir-frigo éclairé par un néon. Elles trouvèrent une petite table carrée sur laquelle se trouvait encore un plateau, et sur celui-ci quelques frites éparpillées et une bouteille d'eau vide. Hélène prit Célia sous les épaules et la souleva délicatement et la posa sur la chaise noire. Machinalement, elle ôta le manteau, l'écharpe et le bonnet de sa sœur qu'elle posa sur le dossier. «J'ai faim», gémit la petite. A côté, trois hommes en bleu de travail mâchaient un dürüm et levaient la tête vers la télévision fixée en haut du mur, face à l'entrée, qui retransmettait une émission de télé-réalité. «Je sais, je

vais aller chercher à manger», répondit la grande. Hélène s'empara du plateau abandonné et gagna le comptoir où elle le déposa, au-dessus de la pile, avant de rejoindre la petite table carrée et Célia désormais à genoux sur la chaise trop grande.

Yanis les remarqua en tendant un hamburger-ketchup-crudités à un gars massif vêtu d'un costard gris dont les manches, trop longues, tombaient bien au-delà des poignets. Le fritier pria le couple qui suivait de patienter un instant, contourna le comptoir-frigo et traversa la salle pour rejoindre les fillettes d'un air dégoûté. Il se planta devant elles et posa les mains sur les hanches. «Vous êtes encore là les filles?», dit-il de sa voix rauque. Il détourna le regard lorsque la porte claqua derrière lui et qu'un groupe de femmes entra dans un grand éclat de voix. Les sœurs levaient les yeux sur lui, suspendues à la suite. Lorsqu'il les regarda de nouveau, Célia baissa la tête et Hélène déclara : «Oui. On voudrait manger». Et après deux secondes : «S'il-te-plaît».

- Papa et maman sont pas là?
- Non. (Hélène baissa les yeux vers sa sœur et fit rouler sa langue sur son palais.) Ils sont à la maison. Ils sont en train de ranger.
- Ah, fit Yanis en haussant ses épais sourcils noirs. Bon.

La salle était maintenant remplie et les néons bourdonnaient au-dessus d'elles et du brouhaha formé par les conversations et les éclats rire des clients tout autour. La buée sur les vitres perlait en petites gouttes sur le bas des châssis. Célia frotta le carreau d'une main molle pour observer le trafic sur la nationale. Yanis déposa un plateau brun entre les deux sœurs ; des frites fumantes débordaient d'un petit ravier en plastique blanc posé sur une feuille en papier recyclé. Hélène saupoudra une poignée de sel et avança le plateau vers sa petite sœur. «Tiens, mange

d'abord toi.» Et elle lui adressa un sourire bienveillant et plein de bonté, un sourire de petite maman qui n'a rien d'autre à donner.

Le repas terminé, Hélène essuya la bouche et les mains de sa sœur, puis les siennes, à l'aide d'une serviette posée sur le plateau, avant d'habiller Célia. Elles sortirent comme elles étaient entrées. Quelques tables plus loin, des clients baissaient des yeux gênés sur leur repas.

La petite famille formait une colonne misérable qui remontait la Grand-Rue, le Vieux en tête, suivi de près par Cindy. Derrière, Hélène poussait Lorenzo, et Célia s'agitait quelques mètres plus loin encore, sautillant à cloche-pied d'une dalle à une autre, un chien en peluche à la main.

La pluie avait cessé et le soleil tentait une timide percée ; le disque se dévoilait entre deux nuages et alors le vent tomba et tout fut tranquille.

«On va aller boire un coup au café. On a rendez-vous que dans deux heures. On a 'cor le temps», dit le Vieux en se retournant sur Cindy qui acquiesça machinalement.

Aux Quatre Bras, le Vieux demanda à Freddy de servir les copains et sa femme et les enfants pour fêter l'achat de la voiture. «J'ai fait une affaire en or j'vous dis. Un break à c'prix là ça arrive pas deux fois. Ah! ça va nous changer la vie. J'ai failli prendre une BM mais c'était pas pratique avec les gosses et tout. J'l'ai bien eu l'vendeur. Avec ses options, elle vaut 2000 de plus mais j'ai bien négocié. Non, la BM c'était pas pour moi. Pt'êt' quand les enfants s'ront plus grands. J'sais pas, on verra», expliqua le Vieux lors de la première tournée, puis encore une fois lors de la seconde et ensuite à l'arrivée de chaque nouveau client.

Les copains étaient sincèrement contents pour lui, et pour eux, et pour leur vie qui allait bientôt changer grâce

au boulot que le Vieux décrocherait grâce à sa voiture, et les copains y allèrent donc aussi de leur tournée. Atablée près de la porte vitrée, Cindy plaisantait avec l'un ou l'autre en berçant la poussette d'avant en arrière, lorsque Lorenzo ouvrait un œil ou manifestait un signe d'impatience. Deux hommes en blouson de cuir réclamèrent de la musique en criant et Freddy alluma la stéréo sous les applaudissements des autres.

Hélène et Célia, après s'être penché sur le billard pendant près d'une heure (elles envoyaient valser les boules de la main en tentant d'atteindre les trous), s'assirent dans un coin pour contempler le Vieux bras dessus bras dessous avec Cindy et les copains, leur visage rouge et gonflé ; et Freddy qui alignait les verres sur le comptoir en stuc, la mousse qui dégoulinait sur les cartons posés dessous les chopes et sur le tapis vert déroulé devant les pompes ; et Gamin qui engloutissait la monnaie dans le Bingo qu'il malmenait à coup de hanche pour infléchir la course pataude des boules métalliques ; et plus loin encore, José qui ruminait les yeux plongés dans sa Leffe et la tête appuyée sur une main.

Une nouvelle heure s'écoula. Hélène changea la couche de Lorenzo, allongé sur le manteau de sa sœur qu'elle avait déposé sur une table, puis essuya les plaintes de Célia qui commençait à avoir faim. Son propre estomac réclamait également. Un client passé derrière le comptoir poussa la musique trop fort avant de se faire jeter par Freddy. José contemplait le spectacle depuis l'autre bout de la pièce, le Vieux et Cindy et les autres qui riaient en se tapant le genou d'une main, juchés sur leur tabouret. Il fit rouler ses yeux cachés par de grosses lunettes à monture noire sur les fillettes désœuvrées, recluses dans un coin. Hélène avait écarté la poussette de la porte d'entrée et du courant d'air et l'avait installée à ses côtés. Célia, la tête posée sur ses avant-bras, restait prostrée, le regard fixe.

José s'approcha d'elles en traînant une jambe blessée – un accident de chantier se plaisait-il à raconter. «Vous avez faim les filles?», demanda-t-il. Célia hochait la tête sans changer de posture et Hélène répondit poliment :

- Oui, monsieur.
- Moi, c'est José. Et lui, il veut que'q' chose? (Il désignait Lorenzo de son menton pointu.)
- Non, ça ira, merci. Il a son bibi, fit Hélène.
- J'vais vous chercher à manger. Sinon que'q' chose me dit qu'vous allez encore attendre longtemps.

José s'éloigna en secouant la tête. Lorsqu'il revint, il leur tendit une saucisse sèche et un paquet de chips au sel qu'il ouvrit en deux et qu'il déposa sur la table. «Ça ira comme ça?» Les filles acquiescèrent. Célia se redressa et lui offrit un sourire. L'aînée coupa la saucisse en deux parts égales et elle tendit un morceau à sa petite sœur. Des verres tintaient au comptoir et Freddy, atteint par l'euphorie lui aussi, faisait sonner la cloche. Cindy était assise sur le stuc, les deux jambes dans le vide, et elle tapait des talons sur la brique au rythme de la musique.

José fut le seul à remarquer Hélène et ses tentatives de déglutition, puis les joues rouges et enfin deux spasmes. Il se précipita sur elle en traînant la patte, sous les rires de Célia qui, des chips plein la bouche, agitait l'emballage dans les airs. Il la secoua énergiquement et héla les parents et tous les autres. «Elle étouffe. Elle a avalé d'travers. Elle a avalé d'travers.» Tout le monde se retourna sur lui et sur Hélène, et sur Célia qui riait toujours. Boum-boum. La stéréo diffusait un air à la mode. Freddy le rejoignit en levant les bras en l'air, puis se ravisa et les reposa sur les hanches, ne sachant que faire. Boum-boum-boum. Un verre se brisa quelque part, de l'autre côté. Le Vieux rappliqua et, agacé, conseilla à José de taper dans le dos de sa fille. Cindy s'approcha en titubant : «C'est rien. Elle a

avalé d'travers. Ça arrive.» Boum-boum. La tête de la fillette versait en arrière et son visage prit un teint bleuté, ce qui alarma Freddy qui se mit à hurler : «Va la conduire chez Tassin. Son cabinet est plus loin.» Le Vieux restait figé et tentait de dire quelque chose. Boum-boum. Cindy porta une main à sa bouche. José fit basculer la fillette sur son épaule et son dos lui répondit par une douleur aiguë qui remonta jusqu'à la nuque. Boum-boum. Freddy secoua le Vieux en le saisissant par le col : «Va avec, va avec». Le Vieux se dégagea calmement d'un coup d'épaule. «J'peux pas. J'suis d'jà en retard pour la voiture. Faut qu' j'aille d'abord chercher la voiture». José se glissa dehors, accompagné des hurlements de Célia. Boum-boum, puis plus rien sauf la porte refermée.

Les poumons de José brûlaient et sa gorge prit feu également lorsqu'il arriva dans le cabinet du docteur Tassin. Son dos le lançait sous le poids du corps inerte plié sur ses épaules. Il déboula dans la salle d'attente et coucha le corps au milieu de la pièce, sur le carrelage couleur terre cuite. Une vieille dame en imperméable gris lâcha un cri strident et un patient affolé fit irruption dans le cabinet, ce qui lui valut un regard furieux du docteur. («Mais enfin monsieur.»)

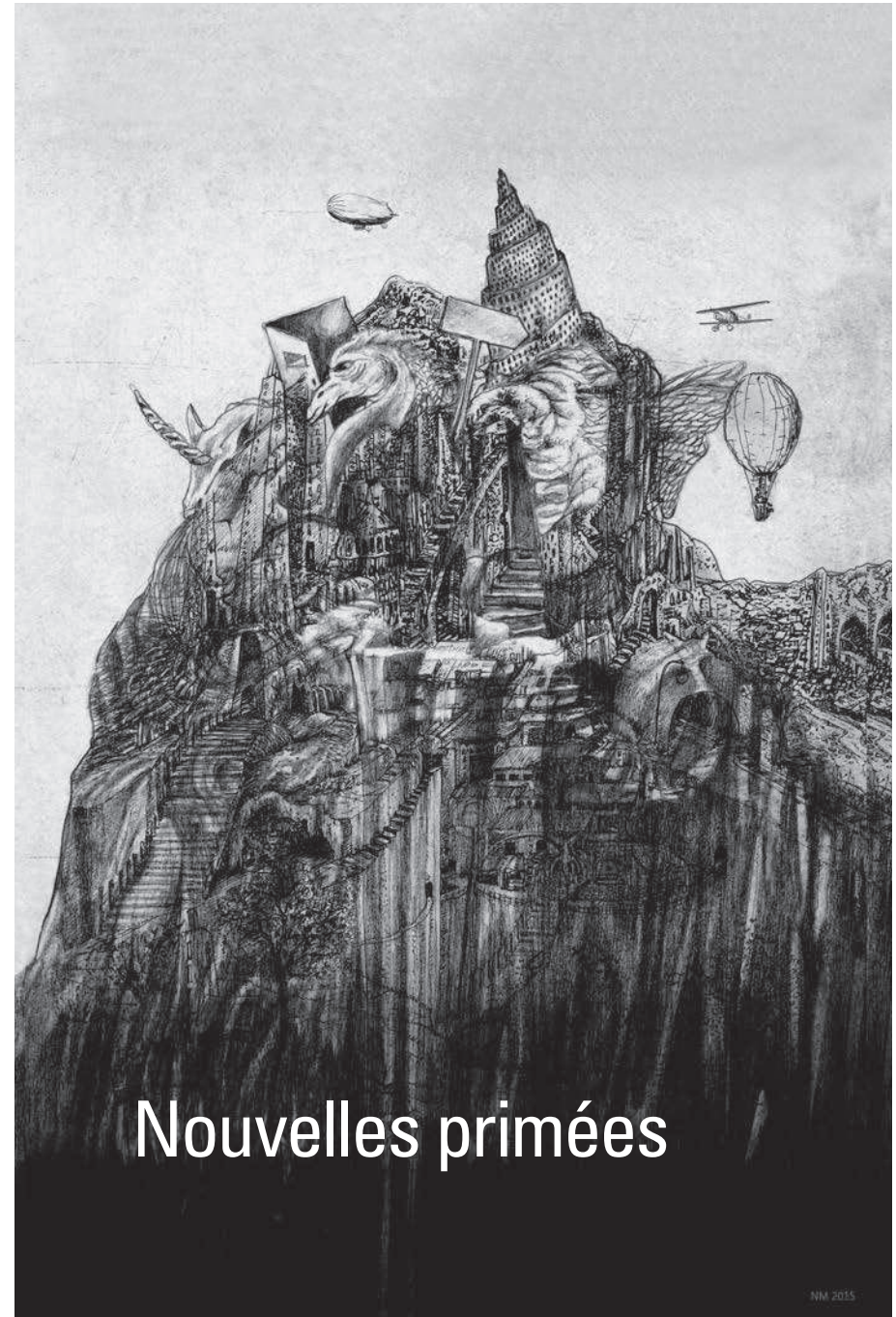
Lorsqu'il se pencha vers la fillette, il marqua un temps d'hésitation provoqué par vingt années de médecine familiale qui avaient ôté tout réflexe d'urgence. Il contempla la peau bleue et les pétéchiés dans le blanc des yeux fixes, puis les fines veines violettes qui pleuraient comme les branches d'un saule sous l'ivoire de ses avant-bras.

Lorsque le Vieux gagna finalement la salle d'attente, on l'informa que sa fille avait été transportée à l'hôpital en ambulance ; la vieille dame à l'imperméable lui lança un regard méprisant. Alors, il retourna aux Quatre Bras pour l'expliquer à Cindy. Plus tard encore, alors que la

nuit était déjà tombée et que les embouteillages se dispersaient, le Vieux stationna sa Mégane break sur le parking des urgences. Cindy éprouva quelques difficultés à en sortir car Lorenzo était assis sur ses genoux, à l'avant (ils ne possédaient pas encore de siège pour le bébé).

Au milieu d'un long couloir rose, un toubib en blouse verte leur annonça le décès d'Hélène, au milieu des effluves d'alcool et de tabac. Deux infirmières discutaient à voix basse en les regardant, et un homme plâtré à la jambe traversa le couloir en sautillant péniblement sur ses béquilles. En guise d'excuses, le Vieux lâcha au médecin : « C'était une occasion en or, vous comprenez. J'pouvais pas la laisser filer. Ça va m'changer la vie ».

François Bertleff est né à La Louvière le 9 septembre 1983. Il est plongé dans les livres dès la petite enfance par l'intermédiaire de sa maman bibliothécaire. Lecteur boulimique, il s'intéresse particulièrement aux auteurs américains (Faulkner, Steinbeck, Ford). Il écrit au compte-gouttes depuis l'adolescence. Policier depuis presque quinze ans, il vit désormais dans l'entité de Walcourt en compagnie de son épouse et de ses deux petites filles.



Nouvelles primées

MANTRA

Elle me raconte son histoire comme on fuit un pays : les deux pieds sur la pédale d'accélérateur, sans s'arrêter, sans se retourner, parce que vous savez que si vous vous arrêtez, vous êtes mort, mort, mort, triple-mort et ça s'appelle M-O-R-T, mort comme le gars qui nous a vendu cette caisse il y a deux jours, et c'est précisément le genre de truc que je refuse d'oublier, il était sympa, pour un criminel endurci, je veux dire, il sentait le tabac et l'éther et il nous a même refilé un flacon d'amphétamines pour la route, histoire qu'on reste éveillées, mais si on en croit Mila, il est mort maintenant et il pourrit au fond d'une tombe sans nom ou bien dans le lit d'une rivière, et selon elle : « Mieux vaut s'y habituer, mieux vaut considérer que tout ce qu'on a laissé derrière nous est mort » et c'est pour ça qu'on fuit, qu'on fuit toutes les deux à pleine vitesse, dans une bagnole à l'ancienne, avec un moteur à essence et des dizaines de litres de carburant fossile planqués dans des bidons au fond du coffre, avec nos faux-papiers, avec la peur au ventre, avec le flingue dans la boîte à gants, ce qui est bien entendu totalement « VERBOTEN ! » aux yeux du pouvoir en place, le genre de truc qui vous garantit un aller simple pour les camps aux frais du contribuable, mais comme le répète Mila : « Les camps sont le moindre de nos soucis, des fuyardes comme nous, ils ne se donnent même plus la peine de les envoyer dans des camps : c'est direct au fond d'un trou ! », car ce qu'on tente d'accomplir est au-delà même de l'illégalité, et tout est illégal de nos jours, croyez-moi, même si officiellement rien n'est inscrit dans la loi, même si personne n'en parle et tout spécialement si personne n'en parle, parce que parler aussi c'est devenu illégal et du coup, depuis qu'on a pris la décision de s'évader, Mila et moi, on ne fait plus que ça : parler ! parler ! PARLER ! par rébellion, par vengeance, par envie de vivre

et par peur de se retourner, on parle, on roule, on parle, on roule, et puis parle encore et quand l'une de nous deux est trop fatiguée pour continuer, l'autre prend le relais derrière le volant, et maintenant c'est au tour de Mila de conduire et elle crache par la fenêtre et elle reprend deux comprimés dans le flacon d'amphétamines, un pour elle, un pour moi, et moi, de mon côté, j'écris en l'écoutant et je regarde le bitume défilé sous nos roues, je consigne son histoire dans mon calepin, et si je fais ça, c'est parce que depuis l'opération, je ne peux plus rien consigner dans ma mémoire, alors j'écris, j'écris sans m'arrêter, j'écris sans respirer, j'écris comment Mila est née dans un petit village, au bord d'une rivière, comment la rivière était belle, large et poissonneuse dans sa jeunesse, comment elle passait ses étés à y pêcher avec son frère avant que tout ne parte en vrille, avant que tout ne se mette à merder, «Tout ça doit être un rêve» dit-elle, «mais ce n'est certainement pas le rêve de l'une d'entre nous, c'est le rêve d'un amnésique, le rêve d'un fou!», comment les choses en sont arrivées là, comment les gens ont fait pour ignorer l'ignominie et la cruauté : ils nous ont pris nos mots, ils nous ont pris nos langues et chaque fois qu'ils effaçaient quelqu'un, un mot aussi disparaissait, les gens ont oublié comment parler, ils ont oublié la nécessité de ne rien taire, même dans son village, personne n'a rien dit quand le frère de Mila a soudainement disparu, c'était l'année où ils ont décidé de mobiliser les hommes pour faire la guerre au nom de la paix, et où des mots comme «objecteur de conscience» et «pacifiste» sont devenus tabous, des insultes, des impossibilités langagières et tout le monde a oublié jusqu'à l'origine de ces mots quand la rivière a commencé à rétrécir, quand le fil du courant s'est tu, tellement les rives étaient jonchées de cadavres et Mila, elle, elle est partie à la recherche de son frère mais son nom avait déjà été effacé des registres et des mémoires, et personne ne savait rien, et quand ils savaient quelque chose, ils n'avaient déjà plus

les mots pour le dire, ils n'avaient plus les mots pour se rebeller, les gens priaient le ciel en silence, mais le ciel restait sourd à leurs appels, alors on ferma les églises et le nom de Dieu lui-même disparut, puis ce fut au tour de «juif», «musulman», «chrétien», «athée», «homosexuel», «gitan», «handicapé», et à chaque mot qu'ils effaçaient, toujours plus de gens disparaissaient, ils voulaient que tous soient pareils et que rien ne soit différent, alors les phrases devinrent plus courtes et on ne put bientôt plus communiquer que le banal et l'anecdotique et c'est ainsi qu'ils édifièrent leur monde de paix, leur monde de merde, en supprimant le conflit à l'endroit même où ils pensaient qu'il prenait sa source et, au sein de l'utopie aphone des masses qu'ils avaient créée, Mila ne retrouva jamais son frère, certains jours elle pensait qu'il était mort et d'autres elle pensait qu'il avait fui, alors, après plusieurs années sans nouvelles de lui, elle rejoignit les résistants, les maquisards, «BABEL!» était leur nom, comme un cri, comme un écho des temps anciens mais, eux aussi, ils échouèrent et elle fut capturée et envoyée dans un camp, un centre de rééducation où ils lui firent subir la même procédure qu'à moi : ils sectionnèrent une partie de son cerveau, ils glissèrent une vrille dans son inconscient, pour étouffer les mots, pour avorter la pensée, mais malgré tous leurs efforts quelque-chose a foiré, quelque chose n'a pas pris car elle se remit à parler, jamais en leur présence, bien entendu, mais en cachette, en secret, et Dieu sait pourquoi, elle se mit à me parler à moi, moi qui partageais sa cellule avec cent autres «interdites», moi qui étais devenue muette, amnésique, à l'article de la mort et elle me parlait, tout doucement d'abord, presque en chantant, des comptines, des berceuses, des mots pour combattre le silence ainsi que le désespoir et la terreur qu'il amène avec lui, et grâce à elle, les mots recommencèrent à pousser, dans d'autres parties de mon corps, dans ma colonne vertébrale, dans mon être tout entier, et dans ce camp de la

mort, dans ce temple du silence, le flot du langage se remit à couler : je réappris à parler, à épeler, en espérant que si les mots me revenaient, peut-être ma mémoire me reviendrait-elle aussi, et comme les jours passaient, peu à peu je m'arrachai à la torpeur de ce cauchemar indicible et bien que je sois encore aujourd'hui incapable de me souvenir des événements antérieurs à ma captivité, je suis à nouveau capable de fonctionner, capable de penser, et surtout je suis capable de parler, parler, PARLER ! et ça, ça s'épelle R-É-B-E-L-L-I-O-N, alors maintenant on fuit, on fuit ce monde de silence pour dénoncer leur inhumanité, on fuit aussi vite qu'on peut, sans s'arrêter, sans respirer, et elle roule, elle parle, elle roule et elle parle encore, et puis on échange nos places et c'est à mon tour de rouler et elle me raconte comment on s'est évadées, comment on a menti, comment on a volé, triché, parce que les mots sont là pour ça aussi, parce que ce sont des clefs, des armes, des projectiles lancés à pleine vitesse contre le silence obscène de la réalité, car comme le dit Mila : « Peu importe OÙ, peu importe QUAND, il y aura toujours des gens qui tenteront de mettre un point final à la réalité, pour boucler le cycle, museler le futur, et finaliser leur rêve de ce que devrait être une société », alors pour empêcher ça, elle parle, je conduis et la route défile sous nos pneus et quand on arrive enfin à la frontière, un barrage de police nous attend, tout de suite l'un des gardes s'avance vers nous pour contrôler nos faux-papiers et je sais qu'ils sont bons, mais je ne suis pas sûre qu'ils soient bons à ce point-là, et ce doit être pareil pour Mila parce qu'elle me dit de ne pas couper le moteur, le garde inspecte nos documents pendant une éternité mais elle reste calme, Mila me dit qu'il ressemble à son frère, il a un joli visage, un beau sourire, et lorsqu'il me met en joue et m'ordonne de descendre du véhicule, elle tire le pistolet de la boîte à gants et elle fait feu, BANG ! BANG ! BANG ! et son sang éclabousse le pare-brise, alors j'enfonce mon pied sur l'accélérateur

pendant que derrière nous les autres gardes se mettent à tirer, eux aussi, alors que les balles traversent les vitres et l'habitacle et on roule, roule, roule, on roule à toute vitesse parce qu'on sait qu'on ne peut pas s'arrêter, et on continue à parler en espérant que le *bla-bla-bla !* de nos mots sera plus fort que le *tac-tac-tac !* de leurs mitraillettes, en espérant que si l'on fuit suffisamment vite, le flot des mots nous maintiendra à la surface, et je parle, parle, parle alors que pourtant je suis tellement fatiguée, et je répète ses paroles comme un MANTRA ! comme un TALISMAN ! alors que mon sang coule le long de ma jambe, alors qu'à mes côtés Mila est devenue silencieuse, alors je lui dis que tout va bien se passer, je lui dis qu'on y est arrivé, que son frère nous attend de l'autre côté de la frontière, et même si elle ne m'entend plus, je lui raconte son histoire, comment elle m'a trouvée, comment elle m'a sauvée, comment elle m'a ramenée à la vie alors que le reste du monde m'avait abandonnée, et je roule, et je PARLE ! et je garde mes deux pieds sur l'accélérateur, sans m'arrêter, sans me retourner, sans respirer, parce que je sais que si je m'arrête, je suis morte, morte, morte, trois fois morte, et je refuse de me taire, car toute parole est rébellion et aucune phrase ne mérite un point final si ce n'est ces quatre mots : « Mila, je t'aime. »

Guillaume Laffineur a 34 ans. Originaire d'Arlon, il s'est installé à Bruxelles après ses études de philosophie. Depuis dix ans, il y travaille dans le milieu des instruments de musique. Entre deux rafales de guitares électriques, il s'adonne à l'écriture et à la composition. Fasciné par le minimalisme américain d'Hempel, Palahniuk et Bukowski, il lit également Camus, Pynchon et Mallarmé.

BÊTE DE SOMME

À vingt-cinq ans, il faut avoir une idée de ce qu'on veut faire dans la vie. Pour les gens sérieux, il s'agira d'une activité génératrice de bénéfices financiers, qui pourra satisfaire les besoins d'une femme pas trop désagréable et de deux enfants délicieux. Moi, je voudrais bien être sérieux ; seulement, tout mon être tend spontanément vers un état opposé à celui qui est requis pour travailler. J'ai l'esprit contemplatif, rêveur, peu d'ambition et des dispositions naturelles à la paresse. Mon corps entier semble avoir été conçu pour décourager par avance tout effort physique : silhouette frêle, mouvements lents, tension basse, souffle court. Du coup, je passe la plupart de mes journées à l'horizontale. À l'arrêt, comme mes lettres de motivation. Autrefois elles partaient par dizaines, droites, fières, gonflées de caractère. Cependant, face à la violence de la concurrence, elles se sont vite découragées. Ça devait faire deux ans que je parcourais sans succès les marchés d'esclaves les plus en vogue, désespéré de trouver un jour un job qui puisse s'accorder avec mon corps engourdi et mon goût pour le repos. Puis, j'ai revu Patrick. Patrick est un ami d'enfance. Une des rares personnes que j'arrive à écouter sans être pris aussitôt d'un irrésistible ennui. Patrick a un profil plus entreprenant, il ne comprend pas toujours ma paresse, mais c'est ce qui rend nos échanges intéressants. Le soir où l'on s'est revus, il a sorti une petite carte de sa poche et me la tendue en disant :

– Tiens, je crois que ça pourrait te plaire.

J'ai pris la carte. Dessus, il était écrit : «Vous aimez dormir ? La Compagnie engage ! Postulez dès maintenant pour rejoindre l'équipe et contribuer au Procédé Calvinovsky...»

Un peu étonné, j'ai demandé :

- Qu'est-ce que c'est ?
- Tout ce que je sais, c'est qu'ils payent les gens pour dormir. Et bien, en plus !
- Jamais entendu parler de ce « Procédé Trucovski »...
- C'est nouveau, mais ça marche déjà très bien. Vas-y, tu n'as rien à perdre !

J'ai réfléchi. Être payé à dormir : l'offre était séduisante. L'idée de gagner un peu d'argent aussi. L'occasion rêvée d'avoir un travail qui me corresponde ? Si c'était le cas, alors Patrick avait raison : j'avais peu de choses à y perdre.

★

Le lendemain, je me suis rendu à la Compagnie. Le Directeur m'a reçu en personne dans son bureau. C'était un grand homme chauve, au regard profond, corrigé par des lunettes en demi-lune. Il s'est levé de sa chaise en m'apercevant, dévoilant un gros ventre enrobé dans un long gilet à boutons cramoisis. Son visage était si rond et si rouge que, de loin, on l'aurait pris lui aussi pour un bouton. Le Directeur s'est rassis, et m'a demandé d'un air inspiré :

- Que diriez-vous de dormir à la place des autres ?

Ma paresse m'a rattrapé. J'ai répondu :

- Est-ce qu'ils ne peuvent pas le faire eux-mêmes ?
- Précisément, non, a-t-il dit, un peu surpris. Notre clientèle sollicite l'aide du Procédé Calvinovsky pour se décharger de cette activité, qu'elle juge ridicule et contraignante.
- Qui peut bien penser cela ?
- Au moins 161.803 personnes, c'est le total de nos membres à ce jour. Et il augmente sans cesse. Songez donc à ceci : nous passons en moyenne un tiers de notre vie à dormir. Le reste du temps, nous le consacrons

presque entièrement au travail. Cela signifie que, s'ils n'ont plus à se coucher chaque soir, cadres, directeurs, consultants, indépendants et jeunes entrepreneurs bénéficient d'un gain de sept à huit heures de travail par jour.

- Je ne vois pas en quoi c'est un avantage.

Le Directeur a souri.

- Vous idéalisez le sommeil, et c'est ce que nous attendons de nos collaborateurs. Mais, concrètement, si on lui retire sa fonction de remontant physique et psychique, le temps du coucher est un temps non utilisé, improductif ; autrement dit, perdu. Et c'est également l'avis de nos clients.

- Ces gens aiment donc à ce point travailler ?

- Je ne crois pas qu'ils aiment tellement cela ; mais que voulez-vous qu'ils fassent d'autre de leurs journées ?

La solitude et l'ennui tournent les hommes vers les distractions les plus insignifiantes et les plus variées. Notre société ne prépare pas ses membres à utiliser intelligemment leur temps libre. Même si cela peut sembler étrange, la plupart d'entre nous préfèrent la souffrance du travail à l'ennui de ne rien faire du tout.

N'ayant rien à répliquer, je me suis contenté d'observer le Directeur en silence. Le temps passant, les verres de ses lunettes avaient progressivement grossi ; à présent, ils avaient la forme de deux lunes bien pleines. Le Directeur a dû prendre mon silence pour de l'impatience, car il s'est levé d'un bond, en criant presque :

- Et maintenant, il est temps de vous expliquer le fonctionnement du Procédé Calvinovsky ! Nous avons quitté le bureau et fait quelques pas ensemble avant de franchir une porte qui indiquait : « Dortoir F ». De l'autre côté, je découvris une salle immense, recouverte de peaux de mouton tondues dans lesquelles s'enfonçaient des lits en bois de gueule verni. Chaque couche était occupée par

un dormeur, le bas du corps couvert de draps couleur framboise, et la tête couronnée d'un casque antibruit. Au chevet de l'endormi, un petit écran bleu affichait des messages curieux. Le dortoir entier reposait dans un silence que rien ne venait troubler, pas même un ronflement. Le Directeur s'était avancé dans un couloir en T et circulait gaiement entre les lits. En ayant parcouru la moitié, il s'arrêta, et tourna son visage vers moi.

- Notre cerveau, dit-il, est une sorte de centrale électrique. Il génère plusieurs types d'ondes. Celles qui nous intéressent, les deltas, ne peuvent être produites de manière artificielle. L'intervention d'un sujet dormant est indispensable. Tenez, mettez-vous en place, nous allons faire une démonstration. Je me suis couché dans un lit inoccupé et j'ai pris le casque qu'il me tendait.
- Ce casque est connecté à la Dormeuse (il a montré l'écran bleu). Dès que vous serez assoupi, il captera les impulsions électriques de votre cerveau, qui seront ensuite converties en données numériques et transmises à la Dormeuse. Une fois le sommeil converti, nous le communiquerons au client qui pourra, au premier signe de fatigue, activer sa recharge calvinovskienne.
- Et comment fait-il cela? demandai-je.
- Le client reçoit la recharge sur son téléphone. Pour l'activer, il lui suffit de coller l'appareil à son oreille, tout comme il le ferait lors d'une conversation ordinaire. Cela ne prend pas tellement de temps, au niveau de la tempe... J'ai dû tomber endormi à ce moment-là. Tout ce dont je me rappelle ensuite, c'est d'être rentré chez moi, et, en me mettant au lit, d'avoir pensé: «Je dois être en forme pour ma première journée de travail.»

★

Douze recharges sur la journée: mes voisins de chambre étaient impressionnés. Que des hommes. Les dortoirs ne

sont pas mixtes. Seuls les couples mariés sont autorisés à dormir ensemble. Mais Froyd m'a dit qu'il avait déjà réussi à pénétrer dans le dortoir des femmes, que si j'étais intéressé, il m'arrangerait le coup, moyennant quelques euros. Froyd n'est pas dormeur comme moi. Son boulot à lui, c'est la publicité. Avant que la recharge ne soit envoyée au client, il insère dans le code des noms de marques qui, paraît-il, payent très cher ce genre de service. Quand j'ai demandé à Froyd si ce genre de pratique était légal, il a répondu que, dans le domaine de l'inconscient, tout était permis. Durant les premières semaines, j'ai battu des records. Mon sommeil était si profond qu'il me suffisait d'une sieste de quinze minutes pour produire une recharge calvinovskienne de trois heures. Toutefois je refusais de me reposer sur mes facilités. Je bossais dur. Et pendant que les collègues prenaient des pauses pour boire un déca ou manger des biscuits fourrés à la mélatonine, moi je continuais de dormir. Au terme de mon premier mois dans la Compagnie, le Directeur est venu me féliciter. Il a salué mon rendement, mon sérieux, ma langueur. Du côté des clients, la reconnaissance de mon travail se traduisait en témoignages de satisfaction: dossier bouclé, affaire classée, contrat signé, papiers triés, défi relevé. Toutes sortes d'accomplissements qui, selon eux, n'auraient pas été possibles si je n'avais pas dormi à leur place. Mais, rapidement, j'appris que dormir pour les autres ne dispensait pas de dormir pour soi. C'est même assez épuisant. Une fois la recharge transmise, il ne reste au dormeur aucune trace de son sommeil, aucun repos. J'avais beau avoir ça dans les tripes, je sentais progressivement faiblir mon corps, déjà naturellement usé.

Un jour, j'ai reçu un mail d'un certain Martin Schröder, account manager chez Leo Burnett. Ça disait: «Monsieur, la dernière recharge que vous m'avez transmise était inefficace et je suis tombé endormi en plein milieu d'une réunion client. Résultat: je risque non

seulement de perdre un gros budget, mais également mon travail. Quelle réponse prévoyez-vous à ce genre d'incident? Bäv, M. Schröder.»

Je ne fus pas tellement surpris. Depuis plusieurs jours, je dormais d'un sommeil léger, à peine suffisant pour produire des recharges calvinovskiennes à moitié pleines. De toute évidence, Martin Schröder avait été victime de cette récente baisse de régime. Un rapide coup d'œil à son dossier m'inspira une réponse passionnée, nourrie par mon amour de l'oisiveté :

Monsieur Schröder,

En tant que publiciste, vous employez l'art de la persuasion par les mots, la parole ou l'image. À mon tour, laissez-moi vous persuader de voir les choses autrement. Imaginez un instant que vous perdiez ce client dont vous me parlez. Que vous soyez viré. Ne serait-ce pas là une occasion idéale de retrouver la maîtrise de votre temps? Pouvoir disposer de son temps comme bon lui semble, voilà selon moi ce qui définit un homme libre. En consultant votre profil, j'apprends que vous travaillez plus de vingt heures par jour. Quel plaisir, quelle satisfaction retirez-vous de cette production? Cessez de participer à une logique absurde. Alors que les techniques modernes permettent de diminuer considérablement la charge de travail requise pour procurer à chacun le minimum vital, nous avons choisi le surmenage pour les uns, et la misère du chômage et de la pauvreté pour les autres. Je ne vous encourage pas à cesser de travailler, mais à travailler moins, et à considérer le temps libre et la paresse comme sources de bonheur et non d'ennui. Profitez de ce temps reconquis pour voir vos amis, votre famille, pour voyager et pour aimer. En travaillant moins, vous conserverez de l'énergie pour ne plus vivre vos temps libres de manière passive, mais créative. L'imagination, le jeu, les

rêves resurgiront, après avoir été inhibés par le culte de l'efficacité. Alors le bonheur et la joie de vivre prendront la place de l'anxiété, de l'agressivité et de l'épuisement.

★

J'ai relu mon mail. On pouvait lui reprocher de faire l'effet d'un sermon, c'était sans doute le prix à payer pour mon exaltation. Bien sûr, le contenu risquait de déplaire. Pourtant, quelque chose me poussait à envoyer mes réflexions à Schröder. Je le fis, et compris immédiatement ma bêtise en voyant s'afficher à l'écran les noms des destinataires: Schröder ne s'y trouvait pas seul; avec lui la liste complète des clients de la Compagnie, de Monsieur Avasse à Zogilvi. J'ai tenté de me rassurer: trop occupés à la tâche, ces forçats n'accorderaient probablement aucune attention à mon message. Y a-t-il encore des gens pour écouter les sermons?

★

Le lundi suivant, je suis arrivé au travail plus tard que d'habitude. Sur place, j'ai remarqué que les bureaux de la Compagnie n'étaient plus là. Ou plutôt, ils étaient toujours là, mais sous une forme différente: tuyaux tordus, acier plié, verre fendu, pierres, cendres, poutres, petites vis, scieuses. Quelqu'un fouillait parmi les décombres.

Je me suis approché, j'ai reconnu Froyd.

- Que s'est-il passé?
- C'est fini mon gars...
- Je ne comprends pas.
- La Compagnie a fait faillite. C'est fini. Les ouvriers sont passés hier, ils ont tout démoli. T'as pas vu? Il m'a tendu le journal. En première page, on avait titré: «Démissions massives dans le secteur privé. Notre système économique au bord du gouffre.» J'ai souri doucement, dans le dos de Froyd.

- Et toi, qu'est-ce que tu fais ici? j'ai demandé.
- Je suis venu récupérer quelques affaires.

Il trifouillait d'un bras dans une armoire défoncée, l'autre était chargé de chaussettes, de bas et de petites culottes abandonnées par les dormeuses. J'ai laissé Froyd et je suis allé me promener au milieu des ruines. Les oreillers des dortoirs avaient explosé au cours de la démolition: des milliers, des millions de plumes recouvraient les débris d'un épais duvet gris. Un lit avait été épargné par les ouvriers. Je m'y suis couché. J'ai fermé les yeux. Et j'ai dormi.

Laurent Givron est né le 12 novembre 1990, au terme d'un travail de plusieurs heures dont il prétend avoir gardé de vifs souvenirs. Aujourd'hui, il vit à Bruxelles où il travaille le jour comme chargé de communication. Le soir, il écrit. Il aime les pessimistes, l'humour, l'inutile, le thé à la bergamote et Snoopy «qui a toujours raison».

L'IMPOSTURE

Michel essaya de déplacer une réunion programmée dans l'agenda électronique de son entreprise. Une fois de plus, il y arriva sans vraiment comprendre comment. Il vivait à longueur de journée ce sentiment de ne comprendre les choses que vaguement, même si une bonne éducation et une intelligence supérieure à la moyenne lui permettaient de faire illusion et de se sortir de toutes les situations sans effort et avec grâce. Il traversait sa vie de salarié avec une facilité nonchalante et enviable, et alimentait cette image par une attitude désinvolte, un peu dandy, paraissant survoler les soucis du quotidien. Dès qu'on lui parlait du travail, il simulait un air dégagé ; mais cette question le taraudait terriblement, le torturait même par moments : il n'avait pas de vocation. Ce qui lui semblait d'une cruauté prégnante, envahissante, comme si cela constituait une malédiction honteuse, une tare dont la nature l'aurait affublé.

Les bons jours, Michel rangeait son manque de vocation dans la catégorie des déséquilibres injustes et arbitraires de la vie sur lesquels on n'a pas de prise. Les autres jours, il se sentait coupable de superficialité. Il était en train de se morfondre tranquillement dans ce lit de culpabilité lorsqu'il fut interrompu par la rebutante réalité d'une réunion de travail. Ces occasions constituaient les derniers bastions de simulation qui tenaient encore le coup. L'illusion fonctionnait aux yeux de ses collègues grâce à ces réunions molles, au cours desquelles il ne faisait que donner le change et paraître impliqué. Mais ce mince fil allait bientôt casser. Il ne se sentait pas de ces gens qui pouvaient passer toute une carrière à faire semblant, entre dépressions latentes et arrêts-maladie. Il lança la réunion avec une phrase bien sentie pour asseoir sa position dominante,

puis laissa les autres s'agiter, se répondre, s'écouter parler. Il les observait d'un œil distrait, de loin. Il n'entendait que ses cris intérieurs, c'était un brouhaha qui surpassait de loin les phrases articulées de ses collègues. Il voyait des lèvres bouger, un décolleté intéressant et des ongles sales, rien d'autre. Il se sentait léviter à quelques centimètres du sol, indifférent au réel. « Ou à ce qu'on a coutume de nommer le réel », se dit-il. La réunion se termina aux alentours de 17h. Elle n'avait servi à rien, occasionné aucun avancement mais tout le monde se quittait avec le sentiment cotonneux du devoir accompli. Michel avait conscience d'un temps foutrement perdu.

Il rentra chez lui.

Installé confortablement dans son canapé *surtout-pas-Ikea*, il roula un joint avec la ferme intention de s'anesthésier le cerveau. Il se plongea dans une lente introspection qui se voulait profonde mais n'avait que peu de chance de porter ses fruits, vu les effets assommants de la marijuana qui s'abattaient sur lui. Son cerveau commença à tourner à vide. Il essayait de rentrer en lui-même (ou d'en sortir), mais les pauvres performances de ses connexions interneuronales le condamnaient surtout à rentrer de plus en plus dans son canapé. Il ne parvenait qu'à de vagues hoquets de réflexion parcellaire. Ses perspectives de réalisation personnelle semblaient bouchées, son ambition d'élévation philosophique découragée. Il s'endormit, le joint éteint au bord des lèvres, inassouvi et abruti.

Un lundi matin. Une nouvelle semaine menaçait.

Michel s'enfumait les idées chaque soir avec persévérance et se sentait de plus en plus incapable de faire bonne figure au travail, de déployer tous ces trésors d'ingéniosité pour avoir l'air occupé derrière son écran. Il employait toute son énergie à feindre, simuler la vie. Utiliser son souffle vital à cela n'avait aucun sens, mais la

peur gagnait la partie, la Peur d'un autre possible inconnu, la Peur du sans-revenu, du marginal, l'angoisse archaïque de la famine. Même s'il ne risquait pas de crever de faim, la peur était pourtant là, collée au ventre, paralysante, répugnante.

En prenant sa douche, longue et chaude, voluptueuse, il laissa ses pensées vagabonder sur le chemin des origines, celles du monde, de la vie, de la terre, toutes ces origines universelles qui pointaient inexorablement vers la sienne propre. En guise de caution morale libératrice, il souligna l'égoïsme impressionnant de cette perception. Et continua de se laisser aller à la réflexion métaphysique en elle-même. L'eau de sa douche se tempéra rapidement et devint froide au bout de quelques secondes. Il savait ce qui se passait, il en avait l'habitude; la chaudière s'était coupée sans raison. Elle demandait de l'attention. C'est le genre d'événement qui, malgré son caractère anecdotique, le mettait instantanément d'une humeur de chien. Il ressentait toutes les forces malintentionnées du monde se jeter sur lui. Tout en coupant le robinet, il pensa et tenta de grogner un bien naturel « bordel de putain de bordel de cul de merde », mais une chose étrange se produisit: ses lèvres se touchèrent puis s'ouvrirent pour prononcer le « p » suivi du « u », mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il s'interrompit, interloqué, et tenta de faire vibrer ses cordes vocales avec un autre son, une sorte de « eeeuh ». Mais là encore: rien. Sa bouche s'ouvrait et dessinait la forme nécessaire, mais rien ne vibrait dans sa gorge et aucun bruit n'en sortait. Debout et nu dans son bain, la douche éteinte, il restait prostré, à essayer différents sons qui ne sortaient pas. La scène était bouleversante et grotesque. Michel était désespéré, incapable de la moindre réaction face à cette aphonie aussi soudaine que totale. La serviette autour de la taille, debout devant la chaudière, il pressa le bouton de rallumage. La chaudière se remit

en marche immédiatement. Retournant précipitamment dans la salle de bains, il cogna involontairement son chat qui s'enfuit en feulant. Il eut le réflexe de prononcer une parole apaisante à l'animal, mais ne put produire aucun son. Sa douche terminée, il s'habilla avec hâte. Il était pressé de sortir de cette situation délicate. Mais que faire? Devait-il considérer ce handicap comme quelque chose d'inquiétant, voire de grave, et se rendre à l'hôpital? Ou alors au contraire dédramatiser la situation en se disant que ça arrivait à tout le monde et que ça allait passer? Il se servit un café et s'assit afin de réfléchir aux options qui se présentaient à lui. Le canapé confortable le plongea dans un profond sommeil matinal tout à fait inhabituel.

Deux hommes crient l'un sur l'autre.

Le décor est un enfer terrestre : faustien, rougeoyant, étouffant, enfumé. Sur fond d'éruptions magmatiques, les deux protagonistes se font face, et l'expression de leur visage déformé par la colère fait penser à des masques de théâtre antique. Leurs cris sont terrifiants. Proches l'un de l'autre, ils se touchent presque, bien qu'une empoigne physique ne semble pas menacer. Ils ne font que se crier dessus et s'agresser oralement. Rien ne peut arrêter cette dispute sans issue. Leurs arguments, à peine intelligibles, semblent insensés. La violence se déchaîne en exutoire, comme un symptôme issu d'aucune cause. Le mouvement entraîne le mouvement, le tourbillon tourne en vase clos. Le débit est extrêmement rapide. L'un des deux, plus petit, semble provoquer l'autre, son ton et ses expressions de visage sont plus insidieux, plus fourbes. Il alimente le feu, attise les braises.

Le plus grand a une expression de dépit dans son agressivité, il a visiblement été poussé dans ses retranchements par l'autre. Il semble regretter d'être entré dans cet affrontement brutal, conscient du caractère inéluctable de celui-ci. Il sait qu'il n'en sortira pas, qu'il y est condamné à perpétuité.

Quand Michel ouvrit les yeux, il était presque onze heures, sa tasse de café pleine devant lui. Le temps de reprendre ses esprits, il se rappela sa condition avec une pointe de soulagement précoce : il conclut à un mauvais rêve au réalisme saisissant. Pour s'en persuader, il tenta d'articuler quelques mots. Sans résultat.

Il se leva d'un bond et enfila sa veste d'un geste décidé. Il avait pris une décision quant à la posture à adopter face à cette disruption : il allait se rendre à son travail comme si de rien n'était. Il sortit dans le froid piquant de cette belle journée d'hiver, ensoleillée et sèche. Il mit son casque et enfourcha sa Vespa. En franchissant le seuil d'entrée de son entreprise avec aplomb, il salua d'un geste de la main sa collègue de la réception, aux prises avec un livreur. Elle ne lui répondit pas, ne leva même pas les yeux sur lui, elle d'habitude si enjouée et amène... Un peu vexé, il se mit à monter les escaliers. Les bureaux étaient communicants, la plupart de ses collègues devaient passer devant d'autres collègues pour atteindre leur poste de travail. Mais pas Michel : il était situé dans l'un des bureaux à accès direct depuis l'escalier. Après avoir allumé son ordinateur - geste salutaire et premier, incontournable en entreprise - il se remit à réfléchir à son problème. Il tenta une nouvelle fois d'articuler un son, un « ôôôô ». Rien. Le silence, le vide, uniquement perturbés par les borborygmes de l'ordinateur qui démarre. Il ne se laissa pas abattre, après tout il avait pris le parti de la réaction combative, et sortit un morceau de papier sur lequel il se mit à écrire : « Je suis aphone :o). Je ne peux m'exprimer que par écrit ou par gestes ». Il se dit que cette situation amuserait les autres, et c'est pourquoi il avait ajouté un *smiley*, pour signifier qu'il était prêt à en rire le premier. Il était dans cet état d'esprit où, après avoir trébuché douloureusement devant tout le monde, on se force à rire pour ne pas passer pour le pisse-vinaigre de service. Il consulta son agenda électronique. Il avait une

réunion à 11h45 ; il était 11h32, il ne devrait pas attendre très longtemps avant de tester sa pancarte. Il passa ces quelques minutes à faire ses deux activités habituelles du matin au bureau : relever ses emails et consulter les offres d'emploi. Il prit ses dossiers et sa pancarte, et se dirigea vers la salle de réunion. Une fois sur le pas de la porte, il fut surpris par la configuration des choses : son patron était présent, ce qui, à sa connaissance, n'était pas prévu, et il était en train d'engueuler son collègue chargé de la recherche et du développement. Une troisième personne qu'il ne connaissait pas complétait le tableau, un homme à l'allure élégante. La situation était donc non seulement inédite (son patron n'était pas coutumier des coups de colère) mais surtout gênante : son collègue était en train de se faire humilier devant un « extérieur ».

Il se glissa dans la salle, et s'assit un peu en retrait, comme pour prendre une marge de sécurité. Personne ne sembla le remarquer ; le patron déblatérerait ses reproches, le collègue les encaissait la tête basse et l'invité extérieur regardait par terre, gêné. Michel prit une posture absente, les yeux dans le vide, pour se faire le plus discret possible, comme un élève qui cherche à se rendre insaisissable au regard du professeur. Il ne bougea quasiment pas, à part pour cacher sa pancarte d'aphone sous ses dossiers : il lui semblait déplacé de la sortir dans ce contexte et la réservait pour le moment où on lui adresserait la parole. Mais ce moment n'arriva pas, la réunion se termina assez rapidement, sur ce qui semblait être un accord de principe entre son patron et l'invité. Ils se levèrent tous, synchronisés, et se saluèrent sans se serrer la main. Michel fit de petits signes de tête respectueux en guise d'au revoir, il lui sembla que son patron lui en rendit un, mais constata juste après que la secrétaire de direction avait fait irruption dans son dos, et qu'elle se trouvait exactement dans le même axe que lui, en jupe moulante, dans l'encadrement de la porte.

Perturbé par cette expérience, il se trouvait dans un état indéfinissable, une nervosité paralysante. Il repassa à son bureau, y saisit son bouquin et partit déjeuner seul. En arrivant dans l'estaminet où il avait ses habitudes, il constata qu'il n'y avait plus une table de libre. Dépité, il réfléchit quelques instants dans le sas d'entrée de l'établissement, l'air absent. Après quelques secondes, il tourna les talons et, en passant la porte pour ressortir, bouscula une des serveuses, qui rentrait de sa pause-cigarette. Il voulut s'excuser, fut à nouveau surpris de ne produire aucun son, et lui fit un geste d'excuse en la regardant droit dans les yeux. Habitué des lieux, il la connaissait bien. L'air soucieux et tendu, elle évita Michel en le contournant imperceptiblement. Pris d'une angoisse violente, il décida de rentrer chez lui. Il n'avait pas réfléchi une seconde à cette décision, elle s'était emparée de lui. Il commença à marcher, et de manière tout aussi inattendue, rentra dans une librairie pour acheter des cigarettes. Ancien fumeur, il avait arrêté depuis trois ans, et oscillait entre fumeur occasionnel, non-fumeur et fumeur, en fonction des cycles de sa vie. L'odeur de tabac de la serveuse qui l'avait ignoré mêlée à sa situation perturbante avait réveillé une envie irrépressible. Il n'avait plus acheté un paquet de cigarettes depuis des mois.

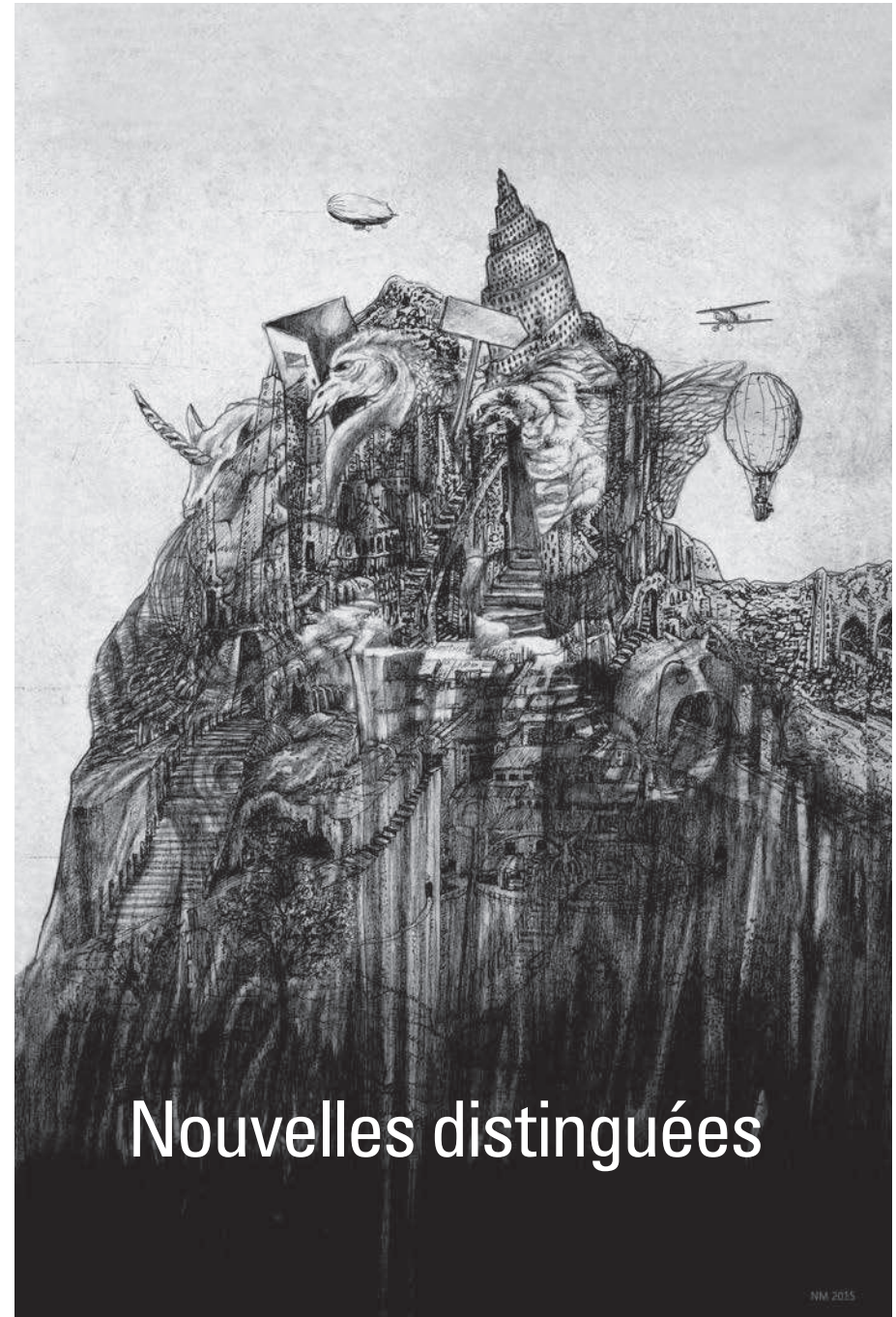
La librairie était vide : pas de client, personne derrière le comptoir. Il attendit quelques instants ; il sentait la nervosité monter en lui. Au bout d'une à deux minutes, par réflexe, il voulut appeler le libraire qu'il imaginait dans l'arrière-boutique. Comme aucun son ne sortait de sa bouche, il se sentit bête, et saisit d'effroi : pour la première fois depuis ce début de journée, il envisageait la possibilité d'être *devenu muet*. Il reprit ses esprits, se disant « pas de panique, tu n'en es pas encore là, tu es juste aphone depuis ce matin, ça arrive à tout le monde ». Cette pensée le rassura, mais l'inquiétude lancinante qui s'était installée comme un acouphène ne le quitta plus. Il frappa trois

coups sur le comptoir, attendit dix secondes, réitéra l'expérience, mais personne ne débarquait de l'arrière-boutique. N'y tenant plus, il se pencha par dessus le comptoir, saisit le paquet de cigarettes qu'il convoitait et sortit à pas de loup. Après avoir fumé deux cigarettes en marchant, il s'arrêta au bar à mi-chemin entre son domicile et le bureau. Il ne connaissait pas l'endroit, justement parce qu'il se trouvait entre son domicile et son bureau ; Michel fuyait tout ce qui évoquait le train-train quotidien. Le bar était peu fréquenté, trois tables étaient occupées par des personnes seules. Tous des hommes qui semblaient usés par la vie. Après s'être assis à une table, il saisit le menu, et l'agita de manière ostensible en direction du barman, afin de lui faire comprendre qu'il voulait passer commande. Le barman, pendu à son téléphone, poursuivait sa conversation dans une langue inconnue comme si de rien n'était. Énérvé, Michel se leva et se planta au bar, debout devant lui, son menu en main. Il fit des gestes très explicites pour commander quelque chose, alla jusqu'à mimer le geste de boire pour être sûr d'être compris, mais rien à faire : aucune réaction. L'homme semblait se moquer de lui avec son interlocuteur, en le regardant du coin de l'œil. Décontenancé, il sortit du bar et reprit le chemin de la maison. Une fois rentré, il s'allongea dans le canapé et se sentit épuisé. Son chat sauta sur ses genoux, il le caressa distraitemment et s'assoupit, bercé par le ronronnement. Il fut réveillé par le bruit de la porte d'entrée. Le chat, toujours sur ses genoux, la tête penchée, observait la compagne de Michel qui rentrait. Impatient de pouvoir enfin raconter toute l'histoire à quelqu'un de confiance, il voulut pousser un râle de soulagement, mais ses cordes vocales restaient désespérément inertes.

Quand sa compagne eut franchi le seuil, il lui fit un geste, laissant sa main droite en suspension dans l'air, l'index tendu vers le haut, et désignant de l'autre le papier et le

stylo posés sur la table basse devant lui. Mais il fut comme paralysé par sa réaction : sans lui adresser un regard, elle enleva son manteau et vint s'affaler dans le canapé à côté de lui, jetant son sac à main par terre à ses pieds. Elle se mit à caresser le chat qui n'avait pas bougé des genoux de Michel, quand son téléphone sonna. Elle se saisit de l'appareil dans son sac à main, regarda l'écran brièvement, un sourire illumina son visage, elle décrocha et dit : « Bonjour mon amour, comment vas-tu ? Je suis contente de t'entendre, j'ai passé une journée de merde ».

Damien Drossart est né en 1978 et vit à Forest. Rien ne le prédisposait à l'écriture, malgré des aptitudes exceptionnelles et précoces à *pierre-papier-ciseaux*. Quand il se lasse de lire Zweig il passe à Houellebecq et vice-versa. Son écriture se nourrit aux soubresauts de l'indiscipline, dans le secret d'un cercle très privé.



Nouvelles distinguées

RACONTE-MOI RIO

Renaud chantait « C'est pas l'homme qui prend la mer, c'est la mer qui prend l'homme, dadada »... Jean, ça l'a pris tout petit, bien avant la guerre. Toutes ses jeunes années, il a compté les jours qui le séparaient de son seizième anniversaire. Ce jour-là, dadada ! Il prendrait le train d'Anvers et courrait dare-dare à la Bourse des matelots pour s'enrôler sur un bac. Et il partirait à la découverte du monde... Mais il y eut un couac. Il ne s'en fallait plus que de quelques semaines avant l'heureuse échéance, quand les panzers d'Hitler envahirent l'Europe. Quatre ans à se ronger le frein ! Quatre ans à ne pouvoir voyager qu'en rêve. Puis, ce fut '44 et la libération. Et Jean se rua à Anvers. On ne voulait pas de lui ? Qu'à cela ne tienne ! Les Hollandais engageaient n'importe qui pour naviguer sur n'importe quoi. Même les vieux steamers reprenaient du service, après l'apocalypse qui joncha les mers de vaisseaux éventrés. Il fut chauffeur sur un vapeur, et dix heures par jour, il pelleta le charbon dans la gueule de la chaudière. Était-ce là le paradis qu'il espérait depuis toujours ? Sans doute est-il rude, le métier de soutier... Mais il y a les escales et Jean ne ratait pas l'occasion de découvrir les nouvelles terres qui s'offraient à lui. L'Amérique, l'Afrique, l'Asie... Il se gavait d'accents, de musique, de parfums, de tous les exotismes qu'il engrangeait dans sa mémoire pour...

★

Pour Marianne ! Pour les offrir tout chauds, tout frais, tout vifs à l'oreille de Marianne qui s'en abreuvait plus avidement qu'aucun désert n'a jamais bu la pluie.

– La baie de Rio de Janeiro. Je t'y emmènerai. Un jour...

Il n'était plus question de repartir ! Matelot, ce n'est pas

un métier pour un homme marié. La solution s'imposait claire et nette: il achèterait un voilier et il emmènerait Marianne au pays des sept mers. Pourquoi un ouvrier ne pourrait-il pas se payer un yacht? Hein! Et pourquoi serait-il incapable d'apprendre la navigation?

★

« Un chalutier espagnol aurait retrouvé un marin solitaire, perdu en plein océan. Il était ficelé au mât de son bateau et contemplait la photo de sa femme, le seul bien que la tempête n'avait pu lui arracher »...

★

Vingt ans après, comme disait Alexandre Dumas. C'est le temps qui s'est écoulé depuis que Marianne et Jean se sont mariés. Ils ont travaillé dur, tous les deux, économisant sou par sou sur leurs salaires pour acheter une petite maison de campagne avec un jardin. Dans le jardin, il y a des poules et des légumes, pour dépenser le moins possible dans les magasins. À côté des légumes, Jean a planté une coque sur ses bers, une coque en polyester de dix mètres de long, toute nue, et qui lui a encore pris trois ans de travail pour en faire un véritable bateau. Entre-temps, il fallait s'amariner et c'est pourquoi Jean a acheté un bateau pneumatique. Dans les yacht-clubs, de distingués yachtmen se tapaient sur les cuisses.

- Quoi, un pneu? Il devrait tout de même savoir qu'on n'apprend pas à naviguer sur un gonflable, pas plus qu'à fond de cale dans un cargo.
- Et vous ne savez pas la meilleure? Il veut rééditer l'exploit d'Alain Bombard en traversant l'Atlantique à la voile sur son pneumatique.

★

Jean est parti un premier avril, comme une blague au goût de poisson. Ensuite, pendant un mois, personne

n'a plus entendu parler de lui. Mais ce lundi-là, quand Marianne est arrivée à son travail, les collègues faisaient de drôles de mines.

- Tu n'as pas écouté la radio?
- Non... Pourquoi?
- On a repêché un navigateur solitaire pendant le week-end.

Elle n'avait rien entendu, Marianne. Elle croyait que son mari était déjà de l'autre côté de l'Atlantique et voilà qu'on le signalait aux Canaries. Ce matin-là, elle reçut dix coups de téléphone. Tout le monde avait lu dans le journal que Jean avait été recueilli par des pêcheurs.

- Tu peux compter sur les journalistes, lui téléphone-t-il. Pour créer la panique, ce sont les rois! Quand on m'a ramené aux Canaries, un gratte-papier m'attendait sur le quai. Il ne comprenait pas le français et moi, je ne parle pas l'espagnol. Ce qu'il a compris, je n'en sais rien. Mais ce qu'il a écrit, ce n'est pas ce que je lui ai dit. Toujours est-il que son télex a été envoyé à toutes les rédactions d'Europe et que sans vérifier, tous les autres ont publié son histoire délirante.

« On aurait retrouvé un navigateur solitaire, ficelé à son mât et contemplant la photo de sa femme, le seul bien que la tempête n'avait pu lui arracher »...

En vérité, quand le chalutier espagnol a repéré une tache jaune perdue dans l'infini des vagues, il s'est approché avec tous les marins massés au bastingage.

- Are you OK? a crié le capitaine.

Jean se sentait parfaitement bien. Il se régala d'un spaghetti qu'il venait de frichtouiller sur son réchaud, tout en écoutant un reporter sportif commenter un match de football. On a beau ne pas être un fan de foot, ça fait tout

de même plaisir à entendre quand on navigue tout seul depuis un mois.

– Yes, I am OK, a-t-il répondu aux Espagnols qui ont remis la gomme.

Il a dû hurler et se démener pour qu'ils reviennent le chercher. Lui, il se sentait bien, sans doute, mais son bateau était dans un triste état. Le temps qu'on lui envoie une échelle et qu'il monte à bord du chalutier, le temps qu'il s'explique avec le «vieux», et son pneumatique était déjà hissé à bord. Sa tentative de traversée de l'Atlantique avait échoué. Quand il est rentré au pays, Marianne n'a rien dit. Sauf qu'elle a demandé de lui raconter comment c'était, encore, la baie de Rio.

★

Les spécialistes lui avaient promis qu'en cette saison, il ne rencontrerait pas le mauvais temps (enfin, presque pas)... Hélas, pendant deux semaines, les prédictions de la météo se sont révélées complètement fausses. La mer était tellement forte, que Jean n'arrivait même pas à faire le point. Le quatorzième jour, enfin, un calme relatif lui permet d'évaluer sa position. Se pourrait-il qu'il soit encore aussi près de Madère? La semaine suivante, il fait plutôt beau. Trop beau, même, car les fameux alizés qui devaient l'emmener d'une poussée d'un bord à l'autre de l'Atlantique, sont désespérément absents. Soudain, la vingtième nuit, une effroyable tempête se déclenche. Pendant dix heures, un vent furieux ne laisse pas un instant de répit. Accroché à la barre, le navigateur essaie de maintenir l'esquif face à la vague. Dans les moments de défaillance, il puise dans sa poche des sachets de café soluble et les ouvre d'un coup de dent pour en aspirer le contenu. Ensuite, il suce un tube de lait concentré qui forme avec la poudre une sorte de caramel horriblement écœurant. Quand il avale cette infection, il suffoque de dégoût. Mais bientôt, la caféine

lui donne un coup de fouet. Enfin le vent se calme, mais il reste désordonné. Où sont les alizés? Une semaine encore à tourner en rond entre Madère et Canaries...

Tout en mangeant son spaghetti, il calcule qu'avec un mois de retard, ce sera la saison des typhons quand il arrivera de l'autre côté. Et ça, c'est du suicide... Alors, le chalutier espagnol est apparu et l'aventure s'est terminée, par manque d'alizés. C'est toute la différence d'avec la traversée d'Alain Bombard. Dans les yacht-clubs, les distingués yachtmen se font des gorges chaudes.

– Dis-lui que Christophe Colomb fait escale à Ostende et tu le verras cavalier.

– Je l'entends déjà lui demander «Eh, fieu, comment t'as fait pour trouver l'Amérique?»

– Il paraît que toute son expérience de la navigation se résume en une traversée ratée de l'Atlantique à bord d'un pneumatique.

– Et qu'il n'est encore jamais monté à bord d'un voilier. Pas une fois!

C'est vrai que Jean n'hésite pas à contacter les plus fameux navigateurs. Quand l'un d'eux donne une conférence dans les parages, il lui pose des tas de questions. Et comment a-t-il résolu le problème du chauffage? Et quelle puissance de moteur convient le mieux pour un bateau de dix mètres? Quelques-uns ont même accepté de se rendre chez lui. Ils ont examiné sa coque et discuté des aménagements.

– Tu vois, disait Jean, c'est du solide. Tu peux tirer sur les chandeliers¹ avec un tracteur, tu n'arriveras pas à les arracher de la coque.

L'invité admirait, sans hasarder un commentaire. C'est vrai que l'ouvrier tôlier avait construit solide. Mais

¹ Chandelier: support de la filière, qui est ce câble servant de garde-fou sur un voilier.

pourquoi avait-il garni le coin cuisine avec des faïences de Delft? C'était du plus joli effet, mais ça devait peser son poids! Et cet énorme poêle à charbon avec sa buse qui perçait le plafond?... On l'eût trouvé moins incongru comme piège à cancre au fond d'une classe, que dans le carré d'un voilier.

Perplexe, l'invité...

- Ouais... Enfin... Avant de te lancer à travers l'Atlantique, j' imagine que tu prendras le temps de le tester, ton bateau?
- Évidemment. Je compte m'entraîner pendant une saison en Mer du Nord. C'est la meilleure école, non? On ne peut pas trouver mieux comme courants et vents déroutants, comme vagues vicieuses, comme circulation plus dense que sur le périphérique.
- Du moment que tu le testes... a murmuré l'invité.
- Tu comprends, l'important est de discerner l'essentiel de l'accessoire. Pour le mât, les voiles, le moteur, je n'ai pas lésiné. Notre vie en dépend. Pour le chauffage, j'aurais pu acheter un matériel sophistiqué. J'ai préféré fabriquer un poêle à charbon. Après tout, la tôle, c'est mon métier.
- Ouais... ça a l'air costaud... Mais tu feras bien de tester tout ça.

★

Quand le grand jour est enfin arrivé, tous les amis sont venus pour assister au départ. À l'aide de vérins et de treuils, des spécialistes ont hissé le voilier sur la remorque d'un énorme camion. Et puis en caravane, on a pris la route de la mer. Les cris, les vivats, les hourras, quand la grue a soulevé le bateau tout doucement pour le poser sur l'eau du bassin. Les cris, les vivats, les hourras ont redoublé quand Marianne et Jean sont montés à bord.

Quelques bouchons de champagne ont pété. On a trinqué. Aux fenêtres du yacht-club voisin, les distingués yachtmen observaient du coin de l'œil.

- Il est trop tard pour sortir en mer aujourd'hui, a constaté le skipper. Ce sera pour demain.

Et toute la bande s'est retrouvée au restaurant.

★

Minuit... Il y a longtemps que Marianne et Jean se sont retirés pour passer leur première nuit à bord. Au bar du club-house, il ne reste que deux amis.

- Qu'est-ce que tu en penses? dit l'un.
- On ne peut pas juger un bateau sur terre.
- Quand même...
- On ne peut pas non plus tuer un rêve... Ça fait vingt ans qu'il y pense.

★

Six heures du matin. La marée est propice au départ et la météo est bonne. Tout du long des pontons, plusieurs équipages larguent déjà les amarres. Ce sera une belle journée d'été, avec une jolie brise de terre pour gonfler les voiles.

- C'est la première fois que nous sortons à bord d'un voilier, mais ça ne fait rien. Nous apprendrons.

Marianne approuve.

- Ce que je connais bien, c'est la navigation au moteur. Alors, tant pis si on me traite d'éléphant parce que je manœuvre au moteur et sans monter mes voiles pour sortir du port. Je ne suis pas snob au point de m'en faire pour si peu. Je sortirai au moteur jusqu'à un endroit tranquille, hors du chemin des cargos et des pêcheurs. Et là, je monterai ma toile.

- On passe sous les fenêtres du yacht-club. Mais à cette heure matinale, le bar est encore fermé.
- Tu verras ! Il suffira de quelques manœuvres et je verrai bien comment le bateau répondra.
- Veux-tu que je te prépare un café ? propose Marianne.
- Pour calculer la route, ne te laisse surtout pas bourrer le crâne par ces espèces de commodores qui fréquentent les clubs...
- Je ne t'entends pas, crie Marianne qui est descendue dans le carré.
- Ces gens-là t'en mettent plein la vue, parce qu'ils veulent écarter la masse de ce qu'ils considèrent comme leurs privilèges. Moi, je ne suis pas passé par l'université, mais par l'école professionnelle...
- Veux-tu une goutte de rhum dedans ? demande Marianne.
- Comme beaucoup d'ouvriers, j'ai appris la géométrie et même la géométrie dans l'espace. Quand on connaît les principes de base, il suffit d'extrapoler pour trouver le reste.
- Voilà le café et des sandwiches, annonce Marianne.
- Très bien ! Quand nous aurons fini de manger, j'arrêterai le moteur et nous hisserons les voiles.

Ainsi dit, ainsi fait. Quand il eut mâché la dernière bouchée, Jean alla à l'avant pour monter le foc, tandis que Marianne maintenait la barre.

- Tant que tu resteras face au vent, il ne se passera rien, lui avait-il expliqué.

Puis il monta la grand' voile et poussa la barre d'un bon coup sur bâbord. La toile frissonna, puis se tendit au vent, gémit, se gonfla toute. Le bateau se pencha d'un seul coup, enfourna une grande masse d'eau dans le cockpit, se coucha davantage. L'eau s'engouffra dans la descente et noya le carré. Et la coque chavira cul par dessus

tête. Heureusement, Marianne et Jean furent secourus presque aussitôt, tant cette belle journée d'été avait incité les yachtmen à sortir en mer. On s'occupait de récupérer l'épave, enfin, euh... le bateau. Ils ne perdraient pas tout. Quoi qu'il arrive... Jean avait tout de même l'air quelque peu ahuri, engoncé dans sa couverture. Marianne se serra contre lui.

- Raconte-moi Rio, murmura-t-elle.

Yves Jadoul a été prospecteur de pétrole. De retour à Bruxelles, après avoir vécu au Maroc six ans, il n'a pas supporté le train-train de la vie de bureau. Aussi, s'est-il lancé dans le journalisme free-lance. Pendant près de vingt ans, il a ainsi vécu de sa plume. Outre des piges, il écrit des romans, des nouvelles et quelques textes pour le théâtre qu'il interprète parfois sur scène avec sa troupe « la Bande adhésive ».

L'EFFET BOULE DE NEIGE

Le Caire.

Maria ajuste son foulard et plisse les yeux. La charrette se faufile dans le trafic dense de la capitale égyptienne. Au loin, un muezzin lance son appel à la prière dans un haut-parleur privé de basses. Maria se cramponne tandis qu'Ahmed donne de petits coups de bâton sur la croupe de l'âne. Elle a bien fait de porter la djellaba qu'on lui a offerte à l'arrivée. D'un bleu indéfinissable, elle n'est pas particulièrement élégante mais elle est très efficace contre le soleil. Celui-ci est au zénith et réduit toutes les ombres au minimum. Même la vitesse de la charrette ne parvient pas à rafraîchir les passagers.

Ahmed connaît bien le trajet et ils progressent vite. Bientôt, ils arrivent en vue des pyramides de Gizeh. On devine leurs formes triangulaires qui attendent depuis des millénaires. Ahmed arrête sa charrette au pied de Mykérinos, la plus petite des trois. Les trois autres archéologues sont déjà là. Il y a Chapman et Brown, les Anglais et Figeac, le Français. Ils sont entassés sur 2 mètres carrés d'ombre à l'entrée de la pyramide et s'épongent le front.

- *Glad to meet you*, font les Anglais dans un souffle. Ces quelques mots leur ont demandé beaucoup d'efforts mais qu'importe, la politesse britannique est sauve.
- Bienvenue, ma chère, lance Figeac en esquissant un baiser-main où, comme il se doit, ses lèvres s'arrêtent à deux centimètres de la main moite de Maria.
- Bonjour et désolée pour le léger retard, les amis. Le préposé de l'hôtel ne connaissait visiblement pas la signification du mot «wake up call»...
- Les Anglais sourient, ils ont compris.

– Trêve de bavardages, fait Maria, nous savons tous pourquoi nous sommes là. Ils ont tous parcouru des milliers de kilomètres pour vérifier si l'information qui leur est parvenue est exacte. Les pyramides sont mal entretenues et mal protégées. Des générations de pillards y sont passées et il ne reste plus rien des trésors des pyramides. Pire, elles tombent en ruine car, de temps à autre, des secousses sismiques secouent la région. Et cet état catastrophique va peut-être s'avérer intéressant. D'après des sources bien informées, une paroi intérieure se serait écroulée et aurait révélé une pièce inconnue jusqu'ici. Si l'information se vérifie, ce sera pour Maria et ses confrères une découverte exceptionnelle. Peut-être même cela leur vaudra-t-il une reconnaissance mondiale? Qui sait? Pour l'heure, ils s'engouffrent dans la pyramide. C'est à ce moment-là qu'intervient la première secousse. L'édifice est secoué comme s'il était le jouet d'un enfant en colère.

★

Paris.

Maria est essoufflée. Elle gravit les marches de la tour Eiffel en tenant fermement la main de Jean-Baptiste. Il se retourne vers elle et darde son regard bleu acier dans les siens.

– Ça va?

Pour toute réponse, elle hoche la tête, tout en reprenant son souffle. Elle aime tout chez lui, son assurance, son énergie, son humour, sa mâchoire carrée, sa voix bien posée qui lui murmure des «je t'aime» quand ils font l'amour dans sa petite chambre près de Montmartre. Ils se sont rencontrés à l'Atelier du Chat Persan, au cours de modèle vivant. Elle venait y perfectionner son talent tandis qu'il faisait ses débuts et apprenait le croquis.

La nudité du modèle, féminin le plus souvent, le perturbait beaucoup et il avait du mal à se concentrer. Cela avait attendri Maria. Et Jean-Baptiste avait su se servir de cette tendresse pour la conquérir. Le vent se fait sentir car ils sont déjà haut. Ils font une courte pause pour retrouver leur souffle puis, sans un mot, ils reprennent leur ascension. Ce n'est que 20 minutes plus tard qu'ils atteignent l'endroit le plus élevé accessible au public.

La vue est à couper le souffle.

Maria est fascinée. Cette ville qu'elle parcourt tous les jours lui paraît petite, presque dérisoire. Paris ne lui a jamais paru aussi fragile. Est-ce la proximité des attentats du Bataclan et du Stade de France ou simplement la brise froide de ce début décembre? Mais elle a les larmes aux yeux.

Son cœur bat pour Paris.

Son cœur bat pour Jean-Baptiste.

Son cœur bat.

Et c'est formidable.

Maria ne s'est jamais sentie aussi vivante.

Tout à coup, un flocon de neige vient se déposer sur sa joue, léger comme un baiser de Jean-Baptiste. Il est bientôt suivi de quelques autres qui viennent ponctuer le ciel d'azur. Un vrai temps de sport d'hiver. Elle se blottit contre son héros et profite du spectacle féérique que lui offre la ville. Elle savoure ce moment de pur bonheur comme un morceau de chocolat noir, doux et puissant à la fois.

★

Sydney.

L'opéra se détache sur le ciel azur. L'air est trouble de chaleur et l'atmosphère suffocante. Maria sourit, tend le

bras en veillant à ce qu'on n'aperçoive pas l'auréole sous son aisselle et appuie sur le bouton de son selfie stick. Ça y est, elle s'est immortalisée devant l'œuvre architecturale du danois Jørn Oberg Utzon. Tout à l'heure, elle posera sa photo sur son blog «mariaontheroad» où elle relate ses aventures au pays des kangourous et de Crocodile Dundee.

La capitale australienne la subjugué. Elle a passé la matinée à Bondi Beach, la plage où se rejoignent les jeunes de Sydney, avec ses deux colocataires. Il faut bien avouer que le spectacle y est particulièrement intéressant. Les jeunes sont tous taillés comme des vénus et des apollons, le corps sculpté par le sport et la peau dorée par le soleil. Maria pense à ses deux colocataires restées sur la plage, une Foster beer à la main, en train de reluquer les mâles. Maria imagine très bien leur discussion philosophique.

Regarde celui-là avec son tatouage sur le dos...

Trop beau...

Et lui là...

Non mais je rêve où il m'a regardée...

Mais non, c'est moi qu'il a repérée...

Et si on se le partageait?

Rhooooo, t'es malade ou quoi?

Et les deux copines de se mettre à rire.

Maria les adore mais un peu de solitude lui fait beaucoup de bien aussi, d'où son escapade pour découvrir l'opéra de Sydney dont les formes valent bien celle des surfeurs. Soudain, alors que Maria rêvasse, de gros nuages noirs font leur apparition dans le ciel australien. La température descend subitement et elle frissonne. Elle sourit. L'océan tout proche explique souvent les sautes d'humeur de la météo. Mais tout de même. C'est la première fois qu'elle a froid à Sydney. Elle reprend une photo de l'imposant bâtiment. Elle regarde le résultat de sa prise de

vue sur l'écran de son smartphone et hausse un sourcil. Le ciel est noir maintenant. Presque menaçant. D'ailleurs, les passants se sont arrêtés et scrutent le ciel, stupéfaits. Elle a froid et fouille dans son sac y chercher son pull. C'est alors que l'incroyable se produit. Une fine poudre blanche se met à tomber des nuages. De la neige, non mais je rêve, ce n'est pas possible, se dit Maria.

Pas à Sydney.

Pas en plein été.

Et très vite, les flocons se font plus gros.

Ils tombent doucement, dans un flot de plus en plus dense. Si les premiers fondent en tombant au sol, les suivants tiennent. Le silence tombe sur la ville, comme par respect. Un joli tapis blanc recouvre maintenant les pétales de l'Opera House et l'esplanade qui y mène. Maria s'enfonce dans la couche de neige avec ses Havaianas.

Mais qu'est-ce qui cloche?

*

Verviers.

C'est lundi et, comme tous les lundis, Maria s'active dans le salon surchauffé de son appartement, armée d'une chamoisette. Le nettoyage hebdomadaire a commencé depuis une bonne demi-heure déjà et elle est venue à bout de quantité d'amas de poussière déposés partout dans la pièce. La vieille dame fait maintenant face à son joyau, sa collection de boules à neige. Les petits dômes luisent doucement dans le séjour. Maria les prend un à un et, d'un coup de chamoisette, retire la poussière qui pourrait assombrir San Fransisco et son Golden Gate Bridge, Londres et son Big Ben, Copenhague et sa petite sirène et pas moins de 39 autres villes. De temps en temps, elle ne résiste pas au plaisir d'en secouer une, comme elle l'a déjà fait avec Le Caire, Paris et Sydney. Son choix se porte alors

sur Monument Valley, que son fils Étienne lui a ramené d'Arizona. Elle palpe le petit dôme, l'époussette, le secoue et regarde la neige tomber sur la roche rouge. Cette fois, elle se verrait bien dans le rôle de Calamity Maria...

Jean-Paul Lefebvre aime écrire. Il a publié plusieurs nouvelles et articles dans différentes revues et recueils. Il a écrit des capsules pour la radio et pour le web. Il a également plusieurs centaines de spots publicitaires à son actif (radio et TV). Il est aussi détenteur d'un double titre de champion de Belgique d'improvisation théâtrale.

AMATH ET LE LWAS

Un bosquet d'acacias, et le voilà, le village d'Amath. Comme si le sol ici avait fait le gros dos, une grappe de bâtisses en banco rompent la monotonie d'un sol tendu à l'extrême, comme pour soutenir un ciel lourd de soleil. Des kilomètres à la ronde c'est la terre d'Afrique : vêtue de latérite, cette écorce hâlée par d'infinis étés ne se pare que de rouges et de bruns, mais de toutes nuances. Ici le sol aride et sec ne donne vie qu'à quelques épineux et concentre parfois une folle énergie pour pousser vers le ciel l'étrange baobab, corail du désert. Plus loin, un peu trop loin encore pour le petit Amath, gazelles et fennecs côtoient les premières dunes, l'erg de sable roux qui ondoie et s'enfuit à l'autre bout du monde. Amath a sept ans et quelques chèvres. Une famille, un village, et son plus grand trésor : un beau livre d'images de plantes et de fleurs africaines, laissé en héritage par quelque touriste de passage, en route pour le désert. Mille fois feuilleté, visité, étudié, car Amath n'aime rien tant que marcher, les yeux rivés au sol. Scrutateur insatiable, Amath aime les arbres, les herbes, les cailloux, le sable et les épines : il aime la nature, même pauvre, et n'a de cesse de récolter chaque jour un modeste tribut qu'il offre en général à celles et ceux qui croisent son chemin. Une belle pierre ambrée pour l'un, une fleur de sorgho pour l'autre. Dans une boîte de conserve vide, prunelle de ses yeux, Amath range le soir brindilles et plumes avec d'anciennes trouvailles et s'invente des contes de forêts, de vergers, de prairies...

★

Le soir où notre histoire commence, Amath s'endort profondément après une journée particulièrement riche en découvertes et explorations minutieuses.

Il rêve.

Étrange mélodie! Une flûte peule égrène sa plainte dans le ciel limpide et tire Amath de la torpeur du songe. Cette mélodie, qui semble avoir percé les strates du temps, fascine littéralement l'enfant. Elle lui ouvre le chemin, et Amath la suit. Et au bout du chemin il y a cette porte, comme jamais Amath n'en a vue. Barreaux ouvragés et dorés fichés dans les étoiles, hauts, si hauts que l'enfant n'en devine même pas l'extrémité.

Le silence maintenant.

Une imperceptible brise caresse son visage. Plus de flûte alors mais le chant d'un oiseau qui trace son sillage jusqu'au petit garçon. Attiré irrésistiblement il pousse la grille colossale qui n'offre pas de résistance. Il n'a jamais vu l'océan et c'est à lui pourtant qu'Amath pense d'abord. Son grand-père lui a chanté la houle et il entend la houle! Le flux et le reflux des vagues mystérieuses et le souffle mêlé du vent et de la mer. La nuit est d'encre, Amath se laisse guider par la vaste rumeur et bientôt s'y enfonce: «Grand-père je me noie!» pense-t-il, le souffle coupé. Il pénètre un monde bruissant et frémissant: cela chuchote, cela gronde, l'espace en est comme englouti et Amath se sent lui aussi submergé. Par réflexe l'enfant lève la tête, avide d'oxygène et ce sont ses yeux qui alors s'écarquillent: imprimés sur le ciel nocturne, plus noires encore que l'ébène céleste, de mouvantes dentelles, en masse, en profusion! Gigantesque bouquet qui ondoie, qui respire! Pense Amath, sidéré... Lui se sent minuscule, noyé sous le feuillage colossal car c'est bien de cela qu'il s'agit: des arbres! Des arbres gigantesques, drus, touffus, aux ramifications innombrables, comme jamais Amath n'en a vus, même dans son livre d'images. Des arbres plantureux, qui tutoient les étoiles et qui chantent! Quel rêve merveilleux, pense Amath. Dans quel royaume suis-je? Qui donc en est le maître?

«Tu es chez moi, Amath (et c'est comme si quelqu'un s'adressait à lui par le subterfuge de sa propre voix). Je suis un Lwas. Me connais-tu, Amath? Je suis l'esprit des arbres et du monde végétal. Peut-être as-tu entendu parler de nous aux veillées du village? Mais rares sont ceux qui parviennent ici. Que viens-tu donc chercher, Amath?» «J'aime les arbres, Madame, ou bien Monsieur le Lwas. J'aime les arbres, et les épines, et les cailloux, les fleurs et les brindilles. Mais c'est mon rêve qui m'a mené ici, et je ne cherche rien! Mais que c'est beau, chez vous! Jamais je n'ai imaginé qu'existaient quelque part tant de feuilles, tant de troncs, et je suis fou de joie! Ce doit être comme la mer, mais en plus beau je crois!»

«Alors tu reviendras, Amath. Si tu ne cherches rien, tu trouveras peut-être. Rejoins-moi une prochaine nuit mais apporte avec toi quelque chose de ton village. J'aimerais moi aussi pouvoir imaginer d'où tu viens et rêver de l'Afrique. A très bientôt, Amath, je t'attends désormais.» Et l'enfant se réveille. L'aube pointe: qu'était-ce, mais qu'était-ce donc? Amath ferme les yeux, et, paupières serrées, invoque de toutes ses forces le songe merveilleux. Il est là encore, à portée de souffle, Amath entend le froissement des feuilles par milliers, le murmure du vent dans les plus hauts branchages et la voix du Lwas qui l'invite à revenir. Le petit garçon est agile de ses mains. Ce jour-là, encore tout exalté, il façonne longuement une maisonnette avec un peu d'argile humide mêlée à des brindilles. «Voici un peu de mon village à offrir au Lwas» pense-t-il. Cette maison-ci, bien sûr, n'est pas tout à fait à l'image de la case familiale. Un peu plus haute, un peu plus large, mais modelée dans la terre d'Afrique pourtant. Amath est satisfait. Il s'endort confiant, son œuvre au creux des mains.

★

Point de flûte ni de grille cette nuit-là. Une simple clôture de bois, un peu bancal, un peu branlante. Amath la franchit sans peine et s'engage sur un chemin de terre qui sinue à l'orée d'un bosquet. C'est le point du jour déjà. Le ciel déverse une aube délavée sur un décor aux contours incertains. Et voilà le bosquet dépassé. Amath s'arrête, sidéré. C'est à perte de vue la douce oscillation d'un champ illimité qui tanguent légèrement. Hautes herbes duveteuses, que courbe à peine une brise délicate, c'est encore à la mer que pense alors l'enfant. Les tiges argentées, alignées par milliers, strient le ciel détrempe de nuances grisâtres. C'est un tableau parfait, d'une telle quiétude qu'Amath s'y noierait, quand bien même il saurait nager. De quelques côtés que son regard se porte, c'est l'horizon entier qui ploie sous un océan de soyeuses aigrettes, ondulant imperceptiblement.

Amath quitte le sentier, se faufile parmi les hautes herbes, bien plus hautes que lui, il avance pas à pas, malmené par les tiges si drues qu'elles en sont menaçantes et lorsqu'il cherche le ciel il le trouve tout constellé de ces plumeaux mousseux, langoureusement éployés pour y former une fresque neigeuse (mais, pense Amath, je ne connais pourtant pas la neige). Il marche, doucement d'abord, puis de plus en plus vite, et chaque mouvement qu'il fait libère dans l'azur une multitude de flocons duveteux qui voltent et virevoltent, ivres de légèreté. La voix le stoppe net dans sa course radieuse : « Amath, te voilà... Que m'as-tu apporté ? » « Oh Lwas, gentil Lwas, avec mes mains et la terre du village, je t'ai modelé une maison de chez moi. C'est peu de choses, Lwas, pour toi qui vis en ces lieux merveilleux, mais j'ai peu de moyens et j'ai fait de mon mieux... » « Elle me paraît bien belle, Amath, et je te remercie. Pose-la sur le sentier, et emporte avec toi une brassée de verdure en souvenir de moi. Ainsi chaque matin lorsque tu quitteras le domaine des songes tu continueras

de penser à moi, comme je penserai à toi. Au revoir, petit. Tu es le bienvenu chez moi. » Et l'enfant se réveille, sa tête reposant sur une jonchée de ces plantes soyeuses qu'il a cueillies en rêve.

★

La journée se passe. Amath s'endort le soir, le bouquet à ses pieds. Pas d'incursion cette nuit-là au pays du Lwas. Mais au matin plus trace de plantes à son chevet. L'enfant, affolé, bondit hors de chez lui... Et là s'arrête net : tout autour de la case familiale court un liseré de ces joncs velouteux : plantés par quel miracle ? Quelle main magicienne a pu exécuter un tel tour de passe-passe ? Il n'en croit pas ses yeux, avance d'un pas lent, caressant de la main les aigrettes argentées, et de plus en plus vite, il galope bientôt autour de la maisonnette en riant de bonheur. Il cherche toute la journée à percer le mystère. Personne n'a rien vu, personne ne comprend ! Les villageois défilent et ouvrent des yeux ronds...

★

Ce jour-là Amath s'approche si près du grand Sahara que ses jambes peinent à le reconduire au village au terme de sa course. Il est parti le cœur en fête, déterminé à offrir au Lwas un cadeau miraculeux pour lui exprimer son émerveillement. Il a couru, il a volé ! De case en case et le voilà parti, son butin sous le bras : un pot en verre de belle taille. Il compte y préserver un morceau de sa terre, sa terre incandescente, aux teintes écarlates, qui couvre toute la palette des nuances ardentes, du safran au vermillon, et dont Amath sait la singularité. Il chemine donc et s'éloigne à grands pas du village, car il sait que plus loin, encore un peu plus loin, la rèche latérite s'attendrit peu à peu pour céder la place imperceptiblement à l'erg malléable, au grain des premières dunes à la finesse exquise. Amath jardine l'Afrique, il sarcle et gratte et récolte. Son pot de

verre s'emplit de fines strates qui passent insensiblement du pourpre au safran pour s'effacer dans l'or si pâle qu'il en est presque blanc du sable saharien. Il a sept ans mais des ailes aux pieds! Et parcourt ainsi des kilomètres sans lassitude aucune, en quête de la texture, du pigment faisant encore défaut à sa palette. Et le jour coule comme le sable entre les doigts d'Amath. Lorsqu'enfin il aperçoit les premières cases de son village son pot est tout à fait plein, et l'enfant satisfait. Il s'assoit, rêveur, encore confondu de ce discret parterre qui ceint sa maisonnette, et contemple son butin : un bel échantillon de sa terre natale pour son ami le Lwas.

★

Collines à perte de vue : comme s'il s'éveillait au cœur du désert, mais de quel désert! Transfiguré par un mage au talent étonnant, la métamorphose est proprement saisissante. Comme si le printemps, qui n'est qu'une légende aux peuples sahariens, avait étreint les dunes, s'y était assoupi, et plein d'une ardeur renouvelée avait lancé au vent sa sève juvénile. L'herbe y aurait poussé, de mystérieuses racines s'étant frayées chemin sous le sable stérile : c'est un tapis émeraude que foule donc Amath, d'un vert si pimpant qu'il lui est étranger, et si doux à ses pieds qu'il croit caresser le pelage soyeux d'un chevreau nouveau-né. Au sommet de chaque butte, une butte nouvelle se découvre à ses yeux, à la robe diaprée. Le tapis verdoyant est comme saupoudré de fleurs minuscules. Amath prend bien garde de les éviter tant leurs corolles aériennes paraissent délicates. Un soleil tout frais, qui semble débutant à l'enfant africain, éclabousse la scène d'une lumière pure. Ses sept années de vie ont enseigné à Amath le sec et l'aride, l'ardent et le torride. Cette clarté inédite est tellement reposante qu'il y puise des forces, une vigueur nouvelle qui semble apaiser le brasier dans ses veines.

Il s'allonge, son pot empli de sable au creux du bras et s'endort bientôt d'un sommeil insouciant.

★

Amath est tiré de son sommeil par les cris des villageois. Le temps de voir que le Lwas a gardé son présent puisque le pot n'est plus là, il court hors de chez lui. Tout autour du village une sente serpente. De jeunes pousses d'un vert très tendre se sont frayées chemin à travers la latérite : un mince ruban d'herbe chemine entre les cases, arrachant des exclamations aux hommes, aux femmes, et aux enfants, qui n'en croient pas leurs yeux. Amath sait alors, avec certitude, que rêve et réalité se sont vraiment rejoints.

★

Maintenant, tout est transfiguré. Amath a sillonné le pays du Lwas, nuit après nuit, et en a découvert les facettes innombrables. Landes et pâturages, forêts, prairies, vergers. Feuilles, fleurs et fruits. Le village d'Amath est comme une oasis au cœur du grand désert. Amarantes et amaryllis étreignent acacias, tamaris et palmiers... Les bougainvilliers abritent de leurs grappes pourpres des arums immaculés, et tout cela foisonne, embaume et prolifère. Les animaux se sont multipliés, attirés par les sources engendrées de ces terres nouvellement fécondes : oryx et gazelles viennent y boire chaque jour et des milliers d'oiseaux s'y donnent à cœur joie. Amath a rangé son grand livre d'images. Chaque nouveau réveil a apporté son lot de prodiges. La terre, plus fertile chaque jour, a permis d'enrichir ses offrandes au Lwas de cailloux irisés pêchés dans les ruisseaux et de bois exotiques, de plumes aux nuances exquises. Une nouvelle vie commence, comme un songe éveillé.

★

Amath s'endort ce soir-là sous un ciel constellé d'étoiles. bercé par le frémissement des palmes au-dessus de sa tête, et les derniers chants d'oiseaux avant le crépuscule, il sombre dans un sommeil profond. Comme souvent maintenant il se sait très vite à l'orée du royaume du Lwas. Et pourtant l'enfant s'étonne, plus encore que lors de ses dernières incursions. Point de ramures ni de frondaisons, ni bouquets ni pâturages comme à l'accoutumée mais une succession de collines et de vallons, arides et caillouteux, parsemés de quelques touffes d'herbes sèches. Amath est anxieux. Est-il le fautif? A-t-il trop puisé en rêve dans les richesses du Lwas? A-t-il dépouillé sans le vouloir ces contrées mirifiques? Alarmé, il avance. Gravit une colline, une autre et puis une autre. Et là, au creux d'une ravine, Amath s'immobilise.

Une demeure extraordinaire se dresse devant lui. Non pas tant par ses dimensions que par sa structure, et les matériaux bigarrés dont elle est composée. Elle est comme sculptée dans la terre, mais une terre mêlée de pigments innombrables: terre noire d'un champ après labours, terre rouge de la glaise des grandes ondées, terre dorée et sableuse, pressentiment de dune. Des cailloux de toutes formes et de toutes couleurs sont scellés dans les murs, ils y composent une mosaïque anarchique et joyeuse. Des fenêtres taillées en verres multicolores sont enchâssées dans des montants de bois, visiblement directement élagués dans les branches d'un arbre. Une maison robuste, chamarrée et charmante. Lorsqu'il s'en approche, Amath comprend soudain: la terre, le sable, les pierres et les branches. Ce sont tous les présents qu'il a offerts au Lwas durant toutes ces nuits.

«Lwas, oh gentil Lwas» souffle Amath, ébahi, «quelle belle maison! À qui appartient-elle?»

«Réfléchis donc, Amath. Ne la connais-tu pas? Elle est... ton prochain rêve...»

Maylis Daufresne est née en 1972 à Dakar et vit aujourd'hui à Bruxelles. Une enfance «nomade» lui donne le goût du voyage. Elle débute son expérience professionnelle entre un wagon bibliothèque au Mali et l'institut français de Fès au Maroc. Libraire pendant quinze ans elle interrompt sa carrière pour s'occuper de ses quatre enfants. Entre une appendicite, deux gripes et trois otites, elle écrit notamment pour le journal *J'aime lire* (Bayard) et rêve d'écrire un album pour enfants. Ses goûts en matière de lecture sont éclectiques, de Julien Gracq à Henri Bosco, en passant par Le Clezio, le méconnu Jean Galmot, Rick Bass, Ron Rash, et tant d'autres!

FAUT PAS RÊVER

Le monde alentour s'épure dès qu'on prend de la hauteur. L'environnement, ici, c'est des dizaines de fenêtres, en colonnes, en lignes qui s'additionnent, tant que ça doit faire bien mille. Des cours, des courettes, des arrière-cours. Un demi-hectare de pelouse en 117 lots, inégaux, mais très généralement carrés. Des mètres de clôtures, de palissades, de texture et de confection variées. Traits brisés, entrecroisés. Jamais interrompus. Une épure. Les failles, ça ne se voit qu'à hauteur d'homme. D'yeux. D'yeux d'enfants, encore mieux. Car pour eux, chaque interstice est une tentation. Derrière, il y a l'inconnu, les autres ; ou l'aventure, les amis peut-être. Forcément, d'autres enfants qui deviendront leurs amis pour des aventures inconnues. Forcément, la main se glisse. Pousser, soulever, écarter. Il ne faut pas beaucoup d'espace ni de patience avant d'être de l'autre côté. Seul le premier pas compte. L'effraction a créé une ouverture. L'exploration offre des territoires. Après, ce ne sont plus que chemins et retrouvailles. D'en haut, des accrocs et des taches dans l'épure.

★

C'était un été chaud. Dehors, les soirées étaient longues et l'air doux sur la peau. On s'était retrouvé sans vraiment s'organiser. Trois-quatre copains, les bouts de familles qui viennent s'y joindre, et, une chose en appelant une autre, l'heure du souper a reculé.

Le Roux d'à côté nous parlait par dessus la clôture. On a entendu un « crac », puis des jurons, et on a ri avant de vraiment comprendre. On s'est levé pour voir. Il restait coincé dans les fils. On a tiré, et tout le grillage est venu avec, comme s'il était mité. On a repris nos verres, laissant les choses en l'état : le barbecue était lancé ; ça nous faisait encore marrer. Puis il a été trop tard.

Faut pas rêver a obtenu une mention de la RTBF et fera l'objet d'une mise en ondes sur la Première.

Le week-end, on a remis ça. Rien qu'à l'oreille, comme quinze-vingt autour de nous. Avec les odeurs qui se mêlent. Sauf celle des sardines grillées des Portugais. Prononcée ou entêtante, selon les goûts, mais qui ne laissait personne indifférent. Certains ont fermé les fenêtres comme ils se seraient pincé le nez. Les ont rouvertes à cause de la chaleur. On leur a crié d'amener leurs saucisses au lieu de râler. Des sièges de jardin arrivaient de partout. Au total, l'immeuble devait compter bien plus de chaises que d'habitants. On ne savait plus où les mettre. Alors on s'est fait de la place.

Le soleil avait tapé toute la journée. Les gosses devenaient nerveux. Bientôt, on le sentait, ils allaient faire suer leurs mères. Quelqu'un a parlé de boules. Un autre s'est rappelé où il rangeait les siennes. On a envoyé deux gamins chercher la douzaine. Manquait plus qu'un terrain. La première moitié, c'était facile: on connaissait les proprios, un couple de filles sympa, qui ne diraient rien. Les planches se sont couchées presque toutes seules. Plus loin, personne se rappelait à qui c'était: quelqu'un dans la cité avait hérité sans le savoir d'une cour avec deux tondeuses aussi inutiles l'une que l'autre. On les a reculées. Tout ça mis bout à bout, ça faisait juste la bonne longueur pour avoir les gosses hors des pieds en les gardant à l'œil. Quelqu'un a dit: «J'ai jamais vu aussi loin en restant dans mon jardin. Avec tous mes amis...». Il devait être un peu pété.

★

Ceux qui ont le nez dessus ne peuvent pas s'en rendre compte mais, dès qu'on prend du recul – de la hauteur –, on voit bouger les lignes. C'est fou de constater que quelques arbustes, une fois réunis, ça fait presque un bosquet, qu'un passage qui s'élargit devient une allée et que, sur le sol rapiécé, les coutures s'effacent si vite que

cela prend des allures d'esplanade, avec les piles de sièges repoussées sur les bords qui n'attendent plus que le spectacle. Mais dès qu'on touche aux limites, plus rien ne vous retient. La pétanque, ça a bien été deux jours. Le foot a repris sa place, maintenant qu'il y en avait. D'abord le mini, puis le normal. Enfin, presque. Des vagues de gosses balayaient le terrain en fin d'après-midi. À la tombée du soir, les pères les rappelaient à leurs devoirs pour s'offrir une petite partie, avant de laisser la place aux maîtres-chiens, aux amoureux et, dans le noir, à Dieu sait qui. Faudrait en toucher un mot. Si tout le monde va où il veut, personne n'est plus chez soi. Et on ne sait plus sur qui on peut tomber...

Heureusement, l'hiver allait balayer tout ça.

★

J'ai joué tant que j'ai pu. Contre l'équipe du bloc C, du A, les Arabes du Nord, contre le vent, la boue, contre ma mère quand elle voyait mes chaussures. Contre la neige, c'était plus possible. Mais si on rentrait, on nous ferait hiberner. J'ai résisté. Je longeais le pied des tours pour me protéger du vent. On s'est retrouvés près de l'ancien entrepôt. La porte était mal fermée. Je suis entré le premier. C'était immense. Grand comme on n'aurait jamais pensé de l'extérieur. Avec juste ce qu'il fallait de clarté pour qu'on le voie, et d'ombre pour qu'on l'imagine plus grand encore. Beaucoup de vide au milieu; le sol balayé. Puis dans les coins, sur le côté, une vraie caverne d'Ali Baba. Sauf que, de son temps, il ne devait pas y avoir des Ford, des morceaux de camionnettes ou de pick-up, des Kawa désossées, qui sentaient l'essence et la vieille poussière.

On a entendu un petit sifflement, comme un avion qui décollerait très loin. Certains se sont barrés tout de suite; les autres ont dit qu'il faudrait des jours pour tout voir, et qu'ils reviendraient; j'ai été le seul à continuer. Vers la

lumière. C'était là, après le coude, la vraie chambre au trésor. Du bleu, du transparent, du propre, avec une lumière blanche qui brillait sur les vitres. On se serait cru à la mer, un matin de soleil. Même la cloison et la porte étaient en verre. Je suis entré. Il y avait bien quinze machines, alignées comme des commandos à la parade. Costaudes, astiquées, bombées comme des torsos de géant, avec des hublots aussi gros que ceux d'un paquebot. Il y en avait des vides, des pleines d'eau claire, ou de tourbillons de mousse. Un type était monté sur un petit escabeau pour se pencher au-dessus de la dernière. Il tripotait des fils par le couvercle. La machine tournait. On aurait dit qu'il l'opérait sans l'avoir endormie, mais sans lui faire mal. Il était vieux. Au moins autant que mon grand-père juste avant qu'il soit mort, avec des rides si marquées qu'on ne savait pas si c'était de l'ombre ou du noir dans le fond. J'étais sûr qu'il m'avait repéré dès le début. Il m'a regardé d'un air sévère, mais on voyait bien qu'il avait du mal à enlever son sourire. J'ai réfléchi, puis j'ai demandé si je pouvais amener ma grande sœur.

Ma sœur, elle a l'âge où elle se met de plus en plus à penser et parler comme une mère. Mais je ne voulais pas qu'elle me tienne par la main. Je me suis un peu écarté pendant qu'elle discutait avec le vieux. J'ai entendu des questions avec « délicat, rinçage, programme laine... ». Le vieux a répondu que c'étaient des machines sérieuses, genre dix salopettes à dégraisser, mais qu'il y avait toujours moyen de trouver des réglages. J'ai vu qu'ils se mettaient d'accord rien qu'avec les yeux. Quand ma sœur a dit qu'elle reviendrait, j'ai senti que c'était plutôt au pluriel.

★

Les femmes, on ne les croyait pas vraiment, avec leur histoire de laverie pour tous. Mais comme le gosse racontait la même chose, on s'est dit qu'on irait voir. Un de ces jours. On n'avait pas que ça à faire. Tout le monde

connaissait l'histoire du vieux. Racontait, en tout cas, des histoires. Comme quoi, à une époque, il révisait les trois-quarts des bagnoles du quartier, et fournissait des pièces aux bricoleurs de l'autre quart. Qu'il employait une escouade, mal définie, de jeunes trop heureux de se faire de l'argent et de jouer dans les moteurs. Certains disaient qu'il travaillait comme un dingue, d'autres qu'il ne dépensait rien. Tout le monde pensait qu'il était riche.

Pourtant, il n'avait commencé à se retirer que quand la différence d'âge était devenue impossible, entre lui et les voitures modernes. On savait qu'il se débarrassait des carcasses et de la mitraille, qu'il nettoyait l'entrepôt. Pour le vendre ? Il aurait fallu que ça intéresse quelqu'un. Nous, on pensait « Si le vieux mourait un jour, il mourrait avec ». La laverie, personne n'avait été au courant. Ni de son rachat, ni de sa remise en route. De la rue, tout restait fermé. Donc on est venu voir. Un peu gênés. Par l'espace, par le silence, par le personnage. Mais il a tout de suite remis son sourire. Faites comme chez vous, qu'il a dit. Et il est retourné à ses machines, au milieu des femmes, de la vapeur et de la lumière. On s'est baladés. Comme chez nous. Et ça a percuté. Il y avait des arrivées d'eau partout, des rigoles pour évacuer ce qui devait l'être, des coins bien isolés et des zones fraîches, des cloisons en vraie brique, un réseau électrique peinture 48.

Ici, avec les établis, on pourrait requinquer de l'électroménager vieillissant ; là, un endroit où Karim étalerait ses légumes, au lieu d'étouffer dans son camion. Une petite salle de gym, pourquoi pas ; un atelier vélos. L'imagination s'emballait. Avec les cousins, on a reparlé de la pizzeria : dans les tours, on n'avait jamais eu les autorisations et, ailleurs, on n'avait pas le fric.

On a été retrouver le vieux. Il a secoué la tête, en soupirant, dès qu'on a parlé d'argent. On a insisté : on n'était pas des mendiants.

★

Vu d'en haut, ça n'a aucun sens. D'abord les gamins qui se sont faufileés. Leurs mères ensuite, avec le linge. Les hommes, d'abord les mains vides comme des hommes, puis traînant depuis chez eux tous les outils qu'on peut imaginer: un treuil, des remorques, même une bétonnière, à croire que le quartier pouvait équiper tous les corps de métier. Maintenant, on voit chaque jour entrer de pleins cageots, des aspirateurs muets, des frigos inertes qui retrouvent une deuxième vie et remontent dans les appartements.

Pourtant, c'est désaffecté, non? Ça devrait être interdit. Certaines portions du toit sont vitrées, mais les vitres sont grises et opaques depuis longtemps. Seule la lumière filtre. Dieu seul sait quels trafics ça pourrait cacher. Faudra que j'en touche un mot.

★

J'ai accompagné Papa dans les bureaux. Le type qui nous a reçus avait l'air contrarié. On voyait qu'il aurait préféré continuer à communiquer par mail ou faire répondre par sa secrétaire qu'on aurait une décision «sous peu», mais qu'il fallait «que toutes les pièces soient réunies». Papa a vendu son idée de resto comme il savait le faire, avec les garanties, la banque et les pompiers. L'autre a secoué la tête. Il a ouvert un dossier où, même moi, je voyais qu'il n'y avait rien. Mais il retrouvait ses marques. Il a pris un air inspiré. Grave et un peu mystérieux. Dans une seule phrase, il est parvenu à aligner l'ambition, l'image, le tissu économique et l'impérieuse nécessité de redynamiser. Concrètement?, a demandé Papa. Le gars a dû reprendre son souffle. «Concrètement?», un projet de surfaces commerciales. Donc des voies d'accès. Des aires de stationnement. «Une école», a-t-il fait en me souriant, mais en retenant sa main au dernier moment. Je l'aurais mordu: l'école du Haut, c'était le seul endroit d'où l'on voyait tout

le ciel et une grande boucle de la rivière. On y était tellement bien qu'il y manquait de place. Sans doute une raison pour vouloir nous caser ailleurs.

Le gars s'est levé: on l'attendait au Département. Le. Avec une majuscule. On est restés assis. Mais où il les caserait, ses autos, et par où il les ferait passer? La cité était pleine comme un œuf, et mieux fermée qu'une forteresse! L'autre a parlé d'assainir. D'axes à dégager. De blocs insalubres. Pas étonnant, a répliqué Papa, vu la façon dont ils les entretenaient... Dans le dos de son chef, j'ai bien vu que la secrétaire se marrait. En silence, mais elle a dû se retenir. Les choses comme ça, a-t-on dit au souper, ça peut prendre des années. Ou se casser la figure. Et pour quoi faire, un Hyper? Déjà qu'on n'avait pas beaucoup d'occasions d'aller en ville...

★

Mais peut-être qu'à trop bouger, on a précipité les choses. Un matin, les cousins sont venus chercher Papa. Catastrophés. Je les ai suivis au hangar. On a dû écarter des gens pour entrer dans la laverie.

– Il a vendu, a dit quelqu'un. Tout l'entrepôt.

Ils étaient bien une vingtaine, à faire cercle autour du vieux. Assis sur son escabeau. Et derrière les yeux de chacun, il y avait ces images qui avaient toujours été là. Qui étaient un peu à eux.

– Pourquoi?, a dit Papa, avec sa voix qui sait se faire entendre.

– Ils vont faire un parking, sur trois étages.

– C'est à lui que je parle!

Quand le vieux a levé le visage, j'ai bien vu qu'il avait pleuré, et qu'il ne pouvait plus y remettre son sourire:

- Ils m’ont payé. Sans discuter.
- On aurait pu le faire aussi. Vous en aviez besoin ?
- Mais non.
- Alors pourquoi ?
- Tant d’argent, en une fois. Je ne pouvais pas refuser. Ça ne se fait pas.

Il n’a plus rien dit. Dans notre dos, quelqu’un a voulu shooter dans un seau en fer-blanc. Mais il était plein d’eau. Même ça, ça finissait bêtement.

★

On a fait place nette, et tout s’est remis en place. Maintenant, l’horizon est bien fermé, de tous les côtés. Sur le parking en bas, un peu plus grand que prévu, des réverbères ont remplacé les arbres. Plantés à intervalles réguliers, ils font des cercles de lumière immobiles dans le quadrillage blanc au sol. Le soir, il n’y a plus de bruits dès qu’on a regroupé les caddies sous leur abri.

Le gamin a grandi. Un jour, il est monté me voir, avec son père. Je croyais qu’ils auraient pris de la distance. Mais ils n’ont parlé que de l’entrepôt disparu, de ce qu’ils auraient pu y faire.

★

Moi, c’est vrai que je râlais encore. Papa, il arrivait à s’en remettre. On voulait savoir, tous les deux. C’est pour ça qu’on est allé chez le gars du dernier étage. On lui a réexpliqué. Il a fait la moue.

- Pourquoi pas ? – j’ai jeté. Ça pouvait marcher...
- Il a vraiment réfléchi. Longtemps. Avant de retourner à sa fenêtre :
- Faut pas rêver.

Luc Dupont a 58 ans. Marié depuis 36 ans, père de quatre grands jeunes hommes. Il partage son temps entre sa famille, l’enseignement et le syndicalisme. Occupations qui, heureusement, lui laissent quelques soirées pour la lecture, la cuisine ou le cinéma.

TABLE

Introduction	5
GRAND PRIX DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES	
<i>Au carrefour à droite</i> de François Bertleff	11
NOUVELLES PRIMÉES	
<i>Mantra</i> de Guillaume Laffineur	35
<i>Bête de somme</i> de Laurent Givron	41
<i>L'imposture</i> de Damien Drossart	51
NOUVELLES DISTINGUÉES	
<i>Raconte-moi Rio</i> d'Yves Jadoul	63
<i>L'effet boule de neige</i> de Jean-Paul Lefebvre	73
<i>Amath et le Lwas</i> de Maylis Daufresne	81
<i>Faut pas rêver</i> de Luc Dupont	91

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen,
Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Impression : Maison de la poésie d'Amay

